

Epka.Mag

#001 Septembre 2015 20,00 €

Collector tiré à 999 ex. signés et numérotés

Epka à Versailles

Une reconnaissance mondiale

Histoire de star

La naissance de l'iPart

Making-of

Tatouages Epka

Dans l'intimité des fans

Epka Life

« Nous sommes tous des uWhaters »

Points de vue

Laurent de Sutter, Julien Verhaeghe et Marion Zilio



F. 20,00 €

ISBN 978-2-9512418-2-4



9 782951 241824

Edito



Vapeur d'Art by Epka.



Simple...

Eh voilà ! Le numéro 1 d'Epka.Mag est entre vos mains. Depuis le temps que les amis me tannaient, il fallait bien que je m'y mette un jour, à ce magazine. « Tu es le premier fan d'Epka, tu connais toutes les œuvres de la marque depuis le début, ça va être simple, pour toi. » J'ai cédé.

« Allez, fais-nous seulement cinquante pages, c'est pas la mer à boire, cinquante pages. » Non, mais quand il faut les remplir, c'est autre chose. Les epka mails, par exemple... « Bah, c'est simple, le courrier des lecteurs, c'est pas vous qui l'écrivez, hein. » Et comment recevoir ce courrier pour un premier numéro ? Il faut parler autour de soi, s'adresser à d'autres fans d'Epka – heureusement, nous sommes nombreux ! –, leur demander leur avis sur ce qu'ils n'ont pas lu mais qu'on leur décrit du mieux qu'on peut : « Heu, c'est un magazine, quoi, qui parle d'Epka, comment dire, avec des rubriques, heu... et puis des photos. C'est ça, avec des photos. » On a donc fait des maquettes

qu'on a proposées à la lecture. Mais ces maquettes, il fallait bien qu'elles évoquent quelque chose. « Ben Epka ! », m'a conseillé un fan qui me prenait visiblement pour un débile. D'accord, mais c'est vaste, la gamme Epka depuis 1991. On met l'accent sur Epka vintage, Epka today, Epka demain ? « T'as qu'à causer de tout dans ton mag. » Simple, c'est sûr. Non, on a dû choisir. Mais sur quelles bases ? « T'as qu'à prendre ce qui s'est le mieux vendu. » Parler de ce que tout le monde connaît, en somme. « Ouais. Enfin, non, ça dépend... » Simple. Bref, nous nous sommes jetés à l'eau, habillés, et nous sommes encore trempés. Pas sûr que nous serons secs quand vous lirez ces lignes. Et on ne vous a pas fait cinquante pages, non, on a dépassé la soixantaine. Ok, j'avoue, aidés par des critiques d'art qui ont accepté de parler – ô combien mieux que nous ! - des expositions Epka à Versailles et à la galerie Anne Perré, comme du futur kGift ou du kDisk. Merci à Laurent de Sutter, Julien Verhaeghe et Marion Zilio pour la crédibilité qu'ils ont offerte à notre première publication. « Hé, ho, c'est bon. C'est juste un mag, hein, faut pas te prendre la tête avec ça, non plus. Fais simple. » C'est vrai, quoi...

Paul NOMMENSE
Rédacteur en chef
epkamag@gmail.com

Epka.Mag est édité par RYTMANCE S.A.R.L.
92, chemin de l'Église - 76560 Oherville
Service abonnements : epkabt@gmail.com - 06 62 52 20 44

Rédacteur en chef : Paul Nommense
Régie publicitaire : Rytmance
Direction artistique : Laurence Dumoncel
Collaboration artistique : Bénédicte Dufour

Ont collaboré à ce numéro :
Helena Deville
Inno Empaumes
Manon Mèpuse
Mamos Pennule
Luane Pomes
Laurent de Sutter
Julien Verhaeghe
Marion Zilio

Distribution : FLP – France Diffusion 2
Services ventes et comptabilité : Rytmance
Imprimerie : Graph 2000 – Imprimé en France

Sommaire



NEWS

- 07** | Rassemblement de collectionneurs Epka à Fécamp
- 10** | Epka mails
- 12** | Extrait de *La Saga Epka* : Rémy Lejouan et Jean-Philippe Guiraud



CUSTOM

- 14** | Vous l'avez customisée



HISTOIRE DE STAR

- 15** | L'iPart



AUTOGRAPHE

- 22** | Antoine Correia



L'AVIS DU COLLECTIONNEUR

- 24** | Quand la maison expose



ZOOM

- 26** | L'iLuck



MAKING OF

- 28** | Tatoo-action !



HORS-SÉRIE

- 38** | Un Epka-projet expliqué : le kGift
- 39** | uDÀN, le point de vue de Helena Deville



EPKA LIFE

- 41** | Nous sommes tous des uWhaters !
- 42** | Christelle Bertrand, artiste Epka



ARCHIVES

- 46** | La genèse de l'iGun



EXPOSITIONS

- 48** | Epka à Versailles
- 52** | Epka à la Galerie Anne Perré
- 54** | Les points de vue de Marion Zilio et Julien Verhaeghe



REPORTAGES

- 56** | L'Epka SIAC
- 57** | Prix Epka : Élodie Wysocki



L'OREILLE DE L'ART

- 58** | kDisk : les points de vue de Laurent de Sutter et Mamos Pennule
- 60** | Walter, Epka Remix



L'ŒIL DE L'ART

- 62** | Miss Brunnodottir, photographe pour Epka

**Cédric, 35 ans,
comptable le jour,
uWhater le soir.**

Merci !

	Epka	15,1%
	Renault	9,3%
	Nike	7,4%

Taux de notoriété spontanée*

* Source Promarque 2014

Epka.



RASSEMBLEMENT DE COLLECTIONNEURS EPKA À FÉCAMP

Par Mamos PENNULE

En juin dernier, c'est en Haute-Normandie, plus précisément à Fécamp, en bord de mer, qu'il fallait être. C'est là qu'avait lieu le nouveau rassemblement de collectionneurs Epka. Et ils étaient nombreux ! Venus des quatre coins du globe, l'immense majorité d'entre eux n'avaient jamais entendu parler de cette ville de près de vingt mille habitants. Tous les hôtels des environs avaient été pris d'assaut, de même que les campings, de Saint-Valery-en-Caux jusqu'à Étretat. De gigantesques tentes avaient été installées en surplomb de la ville, face à la vieille église, en haut de la côte de la Vierge, pour le plus grand plaisir de ces touristes-collectionneurs auxquels s'offrait un panorama exceptionnel. Nous en témoignons, pour l'avoir longuement admiré, dégagé de tout brouillard, sous un soleil magnifique, avec sa ville en contrebas, son port, sa plage, ses

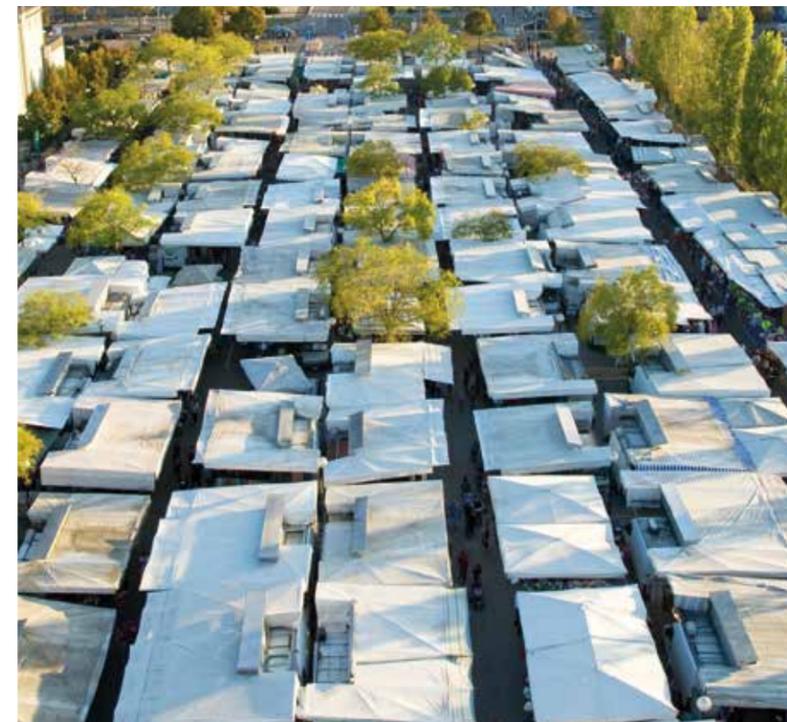


« On en a sur tous les murs, dans les tiroirs, je sais pas où il va les mettre, les prochains. Parce que, s'il vend son iLuck, il va dépenser trois fois ce qu'il aura touché ! »

constructions anciennes et ses falaises, jusqu'à l'aiguille d'Étretat, visible par temps clair. Une vue qui vaut le détour, avec ou sans Epka dans son coffre. Mais quand, en plus, les voitures sont pleines d'Epka de toutes les époques, alors c'est le rêve.

Et tous ces chefs-d'œuvre ne sont pas restés dans les coffres. Une bourse d'échange permettait à chacun de trouver son bonheur, tandis qu'un musée éphémère avait pris place sous la grande tente centrale. On y trouvait les premiers iPart, iLuck, iKross, kCity, iRip ou autres kaizer Egg, et on souriait devant leur design avant-gardiste joliment obsolète.

Sur son stand, Jean-Charles présente un étonnant prototype d'iLuck : « Il n'a jamais fonctionné, c'est juste une maquette. Il a servi à la réalisation de la première version de l'iLuck. Je l'ai acheté à un type qui avait travaillé au bureau d'études Epka et qui l'avait embarqué en douce en quittant la société. J'ai mis trois ans à le convaincre de s'en séparer... et pas mal d'argent sur la table. » Jean-Charles sourit, mais nous n'en saurons pas plus. Comme presque tous les collectionneurs présents, il n'avance pas de chiffres. « Quand on aime, on ne compte pas », dit-il. Ça n'a pas l'air d'amuser sa femme. « C'est sa passion, je le laisse faire, dit-elle. Mais, quand même, ça fait un trou dans le budget de la maison, à force. »



La pauvre... De combien de divorces Epka est-il la cause ?

Sur le stand en face, c'est une tour d'iPart qui domine. Elle rappelle le slogan de la publicité *Il est temps que les enfants se mettent à l'art* où deux bambins construisaient une tour avec des iPart comme ils l'auraient fait avec du Kapla. Celle-ci n'est pas à vendre. Son propriétaire l'expose fièrement pour faire la publicité de son catalogue Epka vintage. « C'est un hameçon géant, ma tour ! » C'est vrai que les collectionneurs affluent pour la voir de près... et finissent par feuilleter son catalogue

et prendre rendez-vous pour découvrir ses trésors.

Ce rassemblement Epka, servi par un soleil infatigable, a été un immense succès. On a quitté l'endroit avec la patate... et une édition ultra-limitée de l'iPart2, dans un état de conservation exceptionnel. Une édition tellement introuvable que c'était la première fois que nous en avons une entre les mains. Avouez qu'on ne pouvait pas laisser partir à l'étranger une telle œuvre d'art. En l'absence de toute préemption nationale, nous avons donc accompli notre devoir. ■



Tout l'art contemporain chez vous.



EPKA MAILS

Happy vintage

Je suis l'heureux propriétaire d'un iPart première génération. Et malgré toutes ces années à le voir sur mon bureau, j'éprouve toujours autant de plaisir à le regarder attentivement. Il a particulièrement bien vieilli. Il faut dire que je le laisse dans sa magnifique boîte et que je ne le sors que pour le montrer aux amis, forcément jaloux de mon bijou. Si vous voulez faire un reportage, un jour, sur ma collection Epka, c'est avec joie que je vous accueillerai dans mon petit musée dédié au Trèfle.

Grégory DEMIEUX

> Très bel iPart, en effet. Merci pour ta proposition. Nous la retenons...

Idée !

Salut l'équipe, c'est Jean-Marc, vous vous souvenez ? On avait discuté autour d'un verre à la Bastille pour le lancement du nouvel iPart et je vous avais dit que vous devriez faire un magazine genre *Epka Fans*. J'adore votre maquette, elle est trop bien, carrément dans l'esprit Epka. Emmanuel Pons doit adorer votre travail. J'espère qu'il vous file un coup de main financier pour que vous passiez vite à 100 pages ! Longue vie à Epka.Mag !

Kevin FANION

> Heu... Non, Kevin. Nous sommes totalement indépendants d'Epka, mais c'est une bonne idée, je trouve. Monsieur Pons, si vous avez lu Kevin...

Cette rubrique est la vôtre. Dites-nous tout le mal que vous pensez de nous (et si vous nous trouvez super, écrivez-le aussi !). Vous avez noté une erreur, souhaitez faire un rectificatif ou exprimer un désir d'article, c'est ici !

Epka dreamer

Bonjour à toute la joyeuse équipe d'Epka.Mag et à tous les fans de la marque. Je voulais vous dire que je trouve votre magazine formidable. Les articles sont clairs, ni trop longs ni trop courts. Je retrouve avec plaisir les photos des œuvres que je n'ai pas les moyens d'acheter et je me dis : « *Demain, peut-être.* » J'ai quand même un iPart qui fait mon bonheur, mais c'est sûr que, quand je vois un iLuck Faux Monnayeur, j'en bave d'envie. J'économise pour en acheter un, « *demain, peut-être.* ». Tout le monde se moque de moi quand je dis ça, parce que je le dis depuis des années et qu'à chaque fois que j'ai l'argent, il y a une machine qui claque à la maison et qui « bouffe » mon Epka. Disons que, lorsque j'aurai changé tout l'électro-ménager, j'aurai une chance d'avoir mon iLuck. Merci à tous pour ce magazine carrément top !

Manuel RIVIÈRE

> Hé ! Ho ! Tu retrousses tes manches, tu fais ta lessive et ta vaisselle à la main et tu t'achètes l'iLuck de tes rêves. C'est quoi ce fan d'Epka qui fout tout son fric dans l'électro-ménager !

Up ! Up !

Messieurs, je vous fais part de la joie que j'ai eue à découvrir la maquette de votre magazine. Je n'en rêvais pas, vous l'avez pourtant fait, et j'en suis ravie. Pourvu que le numéro 1 se vende par milliers et vous encourage à poursuivre cette passionnante aventure ! Vous m'avez donné envie d'en apprendre plus sur Epka. Merci.

Valérie DE BOISSONA

> Merci à toi, Valérie, pour tes encouragements qui nous touchent tous. Sache que nous avons des crampes à force de croiser les doigts pour que ce numéro cartonne.

Pour vos envois

LE MAIL

epkamag@gmail.com

LA POSTE

Epka Mag/Epka Mails
92, chemin de l'Église
76560 OHERVILLE
avec une photo papier de qualité



Epka, le nécessaire vital
moins cher que le minimum vital.



RÉMY LEJOUAN

« Merci ! »

« **S**i à 50 ans on n'a pas un Epka, on a quand même raté sa vie. » Ces mots de Jacques Séguéla, Nicolas Sarkozy les a entendus à l'Élysée. Conseil ou provocation de celui qui a conçu sa campagne présidentielle et celle de François Mitterrand ? Toujours est-il que le couple Sarkozy-Bruni possède l'une des plus belles collections Epka du monde.

À défaut de pouvoir interviewer Emmanuel Pons, nous avons obtenu des éditions Rytmance l'autorisation de reproduire deux extraits de leur nouvel ouvrage : *La saga Epka*. Rémy Lejouan, directeur général d'Epka France, et Jean-Philippe Guiraud, historien de l'art, évoquent cette entreprise qu'ils connaissent bien...



Il faut dire que la marque au Trèfle est devenue emblématique de l'art contemporain. Si d'autres artistes, tels Jeff Koons, Damien Hirst ou Wim Delvoye n'ont pas à rougir de leur parcours sur la même période, aucun d'entre eux n'a atteint la renommée d'Epka. Les œuvres au Trèfle s'arrachent, tant entre les collectionneurs d'art qu'en ventes aux enchères, mais la plus belle réussite d'Epka reste d'avoir amené le grand public à l'art contemporain.

Epka n'est pas une entreprise classique. J'y suis entré en 1997 et j'y travaille toujours, pour ma plus grande satisfaction quotidienne. Pendant ces presque vingt années, j'ai pu assister au développement d'Epka de façon très privilégiée. J'ai vu comment cette marque avait transformé la vie de centaines de milliers de personnes, comment elle avait fait entrer l'art chez eux, comment elle avait changé leur vision du monde. J'ai vu mes collègues salariés heureux de venir travailler, les internautes ravis de concevoir des uWhat, les artistes fiers de collaborer avec nous, nos partenaires flattés qu'on fasse appel à eux. Pourquoi ? Parce que depuis le début de son aventure, Emmanuel Pons a attaché le même soin à l'éthique sociale qu'à l'art, c'est dire... Il a offert une chance unique à une myriade d'internautes de se faire connaître (voire reconnaître) en tant qu'artistes, il a fait de jeunes artistes sans expérience des maîtres reconnus et admirés.

Epka a toujours été à la pointe de la technologie, la mettant au service de l'Homme et de l'Art. Son réseau social, couplé à l'impression 3D, a été une véritable révolution très vite copiée. Ses produits artistiques, loin des standards habituels, ses expositions, conçues comme des fêtes dans les boîtes de nuit, chez l'habitant ou dans les Epka Store, ont bouleversé l'approche classique de l'art contemporain, faisant voler les barrières socio-culturelles qui le tenaient prisonnier de quelques « happy few ». Combien de vernissages se sont transformés en ateliers d'art ! Combien de fêtes ont été l'occasion pour chacun d'amener sa propre création Epka ! Et combien de couples se sont formés grâce à Epka !

J'ai la joie d'avoir participé à cette révolution culturelle, pardon, humaine et culturelle. Car c'est d'abord l'humain qu'Epka met en avant. Dans la création de son école d'art pour les jeunes en difficultés, dans ses partenariats multiples, dans ses actions en faveur des déshérités, c'est toujours l'humain qu'Epka met sur le devant de la scène artistique, comme si l'art ne devenait qu'un prétexte à la rencontre, une raison de mieux se connaître, une excuse au bavardage convivial, un chemin vers l'Essence de l'Homme.

Grâce à Epka, j'ai pu côtoyer des artistes, des galeristes, des financiers, des publicitaires, des vendeurs, des collectionneurs de tous horizons, des conservateurs de musée, des directeurs de centre d'art ou de fonds régionaux d'art contemporain, des journalistes, des critiques et même des spéculateurs. Quelle autre entreprise aurait amené une telle richesse dans ma vie ? Certainement aucune.

C'est pourquoi je n'ai qu'un mot à dire à Emmanuel Pons : « Merci ! »

JEAN-PHILIPPE GUIRAUD

« La publicité est capitale chez Epka. C'est comme une seconde langue, une autre forme de création. »



La nouveauté et la qualité des produits Epka auraient suffi à convaincre des millions de foyers sans l'utilisation nouvelle et massive de la publicité dans le monde de l'art ? Le milieu artistique, secret et fermé, n'a jamais fait état de sa réussite matérielle dans les journaux. Au mieux, les galeries ou les musées achètent-ils de l'espace dans les magazines pour annoncer leurs expositions. Quel artiste aurait osé acheter de pleines pages pour vanter son art ? Un seul ! Emmanuel Pons. les plus grands d'abord, puis devant eux ! Cette success story ne peut que rappeler celles de Facebook, Twitter ou Instagram. Mais à la différence de ces multinationales dont la vocation première reste de gagner toujours plus d'argent, Epka n'oublie pas la raison qui l'a poussé à fabriquer l'iPart. Et plus sa société grandit, gagne des parts de marché et prend de la valeur, plus Emmanuel Pons reverse de bénéfices pour aider les plus défavorisés à connaître les joies de l'art et de la création.

Parodiant, parfois, les campagnes d'Apple, faisant appel à une publicité presque comparative, la jeune pousse Epka se fait rapidement une place parmi

Ces bénéfices ont ainsi financé la création d'une école d'art gratuite, d'un centre de détection artistique pour les très jeunes, d'une pépinière

Epka chargée d'accompagner les jeunes talents dans leur progression avant de les intégrer à l'entreprise, puis de les laisser voler de leurs propres ailes. L'entreprise Epka, elle-même, est devenue un modèle d'éthique sociale, souvent citée en exemple pour l'attention qu'elle accorde au bien-être de ses salariés.

Aujourd'hui, Epka, conscient de ce qu'il doit à la publicité, expose ses campagnes en galeries, les vend même, et les érige ainsi en œuvres d'art. Ce n'est qu'un juste retour des choses pour cette discipline, créative par essence, qui a toujours vécu dans l'ombre de la « vraie création ».

Je tiens donc à féliciter les créatifs d'Epka, qui nous offrent des campagnes sans cesse renouvelées, tantôt provocantes ou dérangeantes, tantôt décalées, souvent amusantes, et toujours originales.

Incontestablement, la publicité a contribué à fonder la notoriété d'Epka, et je pense qu'Emmanuel Pons n'est pas étranger au succès publicitaire de sa marque. J'ai entendu dire que ses créatifs l'avaient constamment sur le dos, mais ça se comprend. Il est d'une famille de publicitaires, il a ça dans le sang. Pour lui, la publicité, c'est une seconde langue, une autre forme de création. ■



La Saga Epka
Éditions Rytmance
29 €

VOUS L'AVEZ CUSTOMISÉE

Vous avez donné
une nouvelle vie
à une œuvre d'art
grâce au kKit.
Présentez-la nous.

Pas immunisés

Ma femme et moi avons acquis une vanité de Philippe Pasqua. Pas une huile, mais une technique mixte sur papier, un petit format.

Nous en rêvions depuis longtemps déjà, même si, moi, j'aurais préféré une œuvre encore plus unique, mais nous n'en avons pas les moyens. C'est vrai que c'est une œuvre cent pour cent originale, mais ça nous embêtait un peu, quand même, de savoir qu'il y avait d'autres vanités qui pouvaient ressembler à la nôtre, même « de loin ».

C'est comme ça qu'on a eu l'idée de la personnaliser. Je connaissais bien la gamme Epka, parce que je suis fan de la marque depuis ses débuts, et j'avais trouvé géante l'idée du kKit. Je ne pen-

sais pas en acheter un, et puis, voilà, ça s'est fait presque naturellement. On est passés, ma femme et moi, devant un Epka Store, il y avait un kKit en vitrine et ça a fait tilt. C'était comme une évidence pour nous deux. Pour quelques euros, on allait avoir un Pasqua encore plus original, et la signature du pape de l'art en bonus. Epka, c'est quand même ce qu'on peut imaginer de mieux en art, alors Pasqua + Epka, je ne vous dis pas le bonheur.

Le soir, à table, on est face au tableau, alors on inverse les places un jour sur deux pour en profiter chacun notre tour. Notre but, maintenant, c'est d'acheter un autre Pasqua et de le customiser aussi, ou un kaizer Egg et un kDisk, on hésite encore. Mais c'est clair qu'on a chopé le virus de l'art et qu'on n'est pas prêts de changer. On adore collectionner, ça deviendrait une sale manie si l'on n'y prenait pas garde. Il y en a qui jouent ; nous, notre argent, ça va dans les œuvres d'art dorénavant. On avait des petites lithos plutôt banales et on songe déjà à leur adjoindre un kKit. Ça se soigne, docteur ?

Damien et Sandrine MORELLET

De l'art dans le biberon

Je vous écris pour vous faire part de notre expérience, qu'on pourrait qualifier de chance. Ma compagne et moi aimons l'art contemporain, mais n'avons que peu de moyens.

Dimitri, notre fils de quatre ans, est déjà comme nous, sauf que lui, il peint sans arrêt. Je lui rapporte des grandes feuilles de mon travail et il les peinturlure tant qu'il peut. Nous avons la faiblesse de penser, avec sa maman, qu'il est doué. En tout cas, nous, on aime ce qu'il peint. Alors on s'est fait un grand plaisir : on a customisé un de ses dessins avec le kKit Epka. Depuis, on a vraiment l'impression d'avoir un petit génie du pinceau, avec ces trèfles qui viennent habiller ses barbouillages colorés et ultra-vivants.

C'est sûr qu'on n'est pas objectifs, mais c'est pas grave, on adore !

Thibault et Céline AIGILLER



L'iPART

Par Inno EMPAUMES

Comme il nous
semble loin,
l'iPart première
génération.

C'

était au temps où Paris n'était plus la place de l'art qu'elle avait été, et encore moins celle qu'elle est devenue aujourd'hui, depuis le succès mondial de la FIAC. Les galeries du VI^e arrondissement parisien vendaient encore de l'abstraction lyrique, depuis longtemps « démodée » : Miotte, Mathieu, Debré, Degottex, Hartung tenaient toujours le haut du pavé. On était loin des Dan Flavin, Donald Judd ou, dans un autre registre, Baselitz, voire Basquiat, mort trop jeune quelques années plus tôt.

Dans un contexte mondial tourmenté, qui annonçait la crise de l'art contemporain des années 90, Emmanuel Pons

peaufinait son concept artistique : « Ceci est mon sang ». Ce n'était pas encore Epka, mais ça s'en approchait. De tâtonnements en réflexions, de prototypes en esquisses, Pons n'était plus loin de ce qui allait devenir un « tube artistique » : l'iPart.

L'idée maîtresse de l'artiste réside alors dans le fait de considérer qu'une œuvre d'art n'est pas, selon l'abus de langage consacré, « un peu de l'artiste ».

Pour qu'il en soit ainsi, pense Emmanuel Pons, il faudrait qu'une partie réelle de l'artiste imbibe l'œuvre. Et c'est justement ce que souhaite Pons, que l'œuvre soit un peu de lui. Il envisage mille solutions mais n'en retient qu'une : son sang. Quoi, mieux que le sang, symbolise de façon personnelle chacun d'entre nous ? C'est donc son sang qu'il utilisera, mais dans quel

but ? Quel intérêt y a-t-il à mettre deux gouttes de sang sur un tableau ? se demande-t-il. Aucun, aussi y renonce-t-il très vite. Ce sang doit avoir un lien avec l'artiste, l'art et l'œuvre, mais lequel ? C'est alors qu'il a l'idée de convertir son sang en capital de sa société ! Calculant que les presque six litres de sang que contient son corps correspondent à 90 000 gouttes de sang, il les convertit en actions d'un nominal de 10 euros. Il considère, de fait, valoir 900 000 euros, mais surtout, il entreprend de mettre une ou plusieurs gouttes de son sang dans une œuvre artistique dont le cahier des charges implique qu'elle ne coûte pas plus cher qu'un baladeur (aujourd'hui, nous dirions « lecteur MP3 »). Il souhaite ainsi proposer une alternative à la consommation grandissante de produits technologiques. Dénonçant,

au travers de ses œuvres, l'hyper-consumérisme, il entend substituer un produit durable – une œuvre d'art – aux produits éphémères dont on ne fait que l'expérience rapide avant de passer au suivant. Pour le même prix ! C'est à dessein qu'il emploie le terme de « produit artistique ». Tenant à combattre la société de consommation à armes égales, il ne veut pas de l'avantage que lui confère naturellement le statut de l'œuvre d'art. Il va donc concevoir un produit artistique unique... reproductible ! Artistique parce que sorti de l'imagination d'un artiste, adoubé par les institutions de l'art en France et reconnu comme tel par ses pairs. Et non artistique parce que beau, puisque voilà longtemps que le beau n'a plus rien à voir avec l'art, en tout cas depuis que Kandinsky l'a

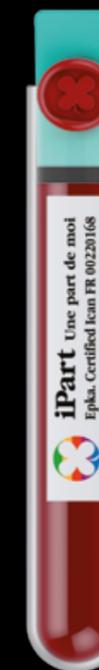
Mon sang
est
la sophistication
ultime.

Le vôtre
aussi.

Epka.

Publicité Epka de 2009

Voici l'iPart.
Vous pouvez l'exposer
comme vous voulez.
Sur votre bureau, au mur,
sur un coin de table
ou dans votre bibliothèque.
Avec lui, le sang devient Art.



Vous êtes l'Art.

Publicité Epka de 1996

défini comme ce qui touchait l'âme, sans autre caractéristique particulière. L'iPart n'est pas « beau », il est novateur, intelligent, intellectuel, conceptualisé, et c'est parce qu'il est tout ça qu'il a pu toucher un public si large.

La naissance de l'iPart a été un casse-tête, si l'on en croit les propos de son créateur, rapportés dans Vanity Art en 1995 :

« J'étais seul, dans mon atelier parisien, face à tous les matériaux possibles et imaginables, étalés par terre. J'étais allé chercher du plexi, du verre, de la mousse, du carton-mousse, du papier épais, des élastiques,

des éprouvettes, des seringues, du bois, des feuilles de plastique, et il y en avait partout. Je regardais tout ça, perplexe.

Je ne savais pas encore quelle forme j'allais donner à mon œuvre, dont j'ignorais jusqu'au nom. Je n'avais qu'une vague idée de ce que je voulais faire. J'avais tracé des dizaines d'esquisses, mais rien trouvé d'intéressant. J'ai fabriqué des dizaines de maquettes, mais aucune ne me satisfaisait, jusqu'à ce que j'aie fait une prise de sang dans un laboratoire d'analyses et que j'aie la révélation : je venais de trouver par hasard ce que je cherchais, en vain, depuis des semaines ! J'ai demandé à l'infirmière de me donner quelques tubes et, la suite, vous la connaissez. »

Emmanuel Pons a toujours répété que le plus difficile n'avait pas été de

concevoir l'iPart, mais de trouver des partenaires financiers capables de le produire à grande échelle, charge à lui de le personnaliser de son Trèfle et de son sang. Il a écumé les business-angels, les banquiers d'affaires, les grandes galeries, avant d'avoir l'idée de prélever son iPart par souscription. Et c'est grâce à ces premières réservations qu'il a pu convaincre un investisseur de miser sur lui.

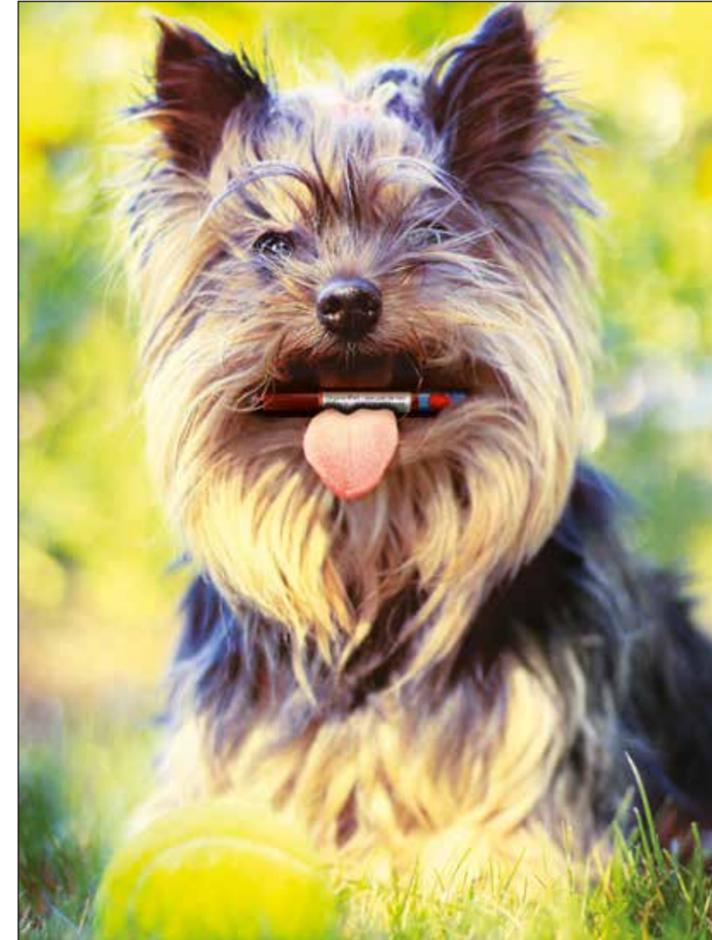
Mais ce premier iPart, vous en souvenez-vous ? S'il ressemblait bien au nouveau, il paraîtrait presque désuet à côté de lui. D'un design moins épuré, avec son « vulgaire » bouchon plastique, son trèfle arc-en-ciel sur l'étiquette et, surtout, sa boîte qui semble avoir un siècle, avec ses bords saillants, son couvercle à charnières dignes des plus belles réalisations des années cinquante. Et pourtant, quelle réussite ! Cela prouve bien que c'est l'idée qui a d'abord été appréciée car, même pour l'époque, l'iPart n'était pas une réussite du design. Il a su évoluer et devenir un

objet culte, d'abord en soignant son aspect extérieur.

Quant à sa composition, on se demande souvent ce qui constitue ce mélange rouge dans l'éprouvette. Emmanuel Pons a toujours prétendu qu'une goutte de sang était présente dans chaque iPart, mais qui a vérifié ? Nous ! Après réflexion, à la rédaction, nous avons décidé d'ouvrir le nouvel iPart et de faire analyser son contenu. Nous pouvons donc le certifier, il y a bien une goutte de sang humain contenue dans le liquide rougeâtre. Impossible, en revanche, de savoir s'il s'agit bien du sang de l'artiste. En ce qui concerne le reste du liquide, c'est un mélange d'eau, de vin et de peinture acrylique. Sachez, néanmoins, qu'en effectuant cette opération, nous avons violé le droit moral de l'artiste

puisque nous avons détérioré son œuvre. Nous l'avions, certes, achetée, mais n'en détenions que la propriété physique, en aucun cas la propriété morale qui, elle, ne peut faire l'objet d'un transfert, et reste donc toujours celle de son créateur. J'espère qu'Emmanuel Pons nous pardonnera ce geste malheureux. Après tout, si celui d'entre nous qui a ouvert l'iPart – non, je ne le dénoncerai pas – avait été un artiste et avait accompli son forfait dans l'enceinte d'un musée, on eût considéré son geste comme un acte artistique, comme une performance digne de l'artiste qui avait ouvert une « Boîte à merde » de Manzoni.

Aujourd'hui, l'iPart a fait de l'art contemporain un produit démythifié, désacralisé et accessible au plus grand nombre. C'est la plus belle réussite de son auteur.



Publicité Epka de 1997

Qui n'a pas compris à quoi servait l'Art ?

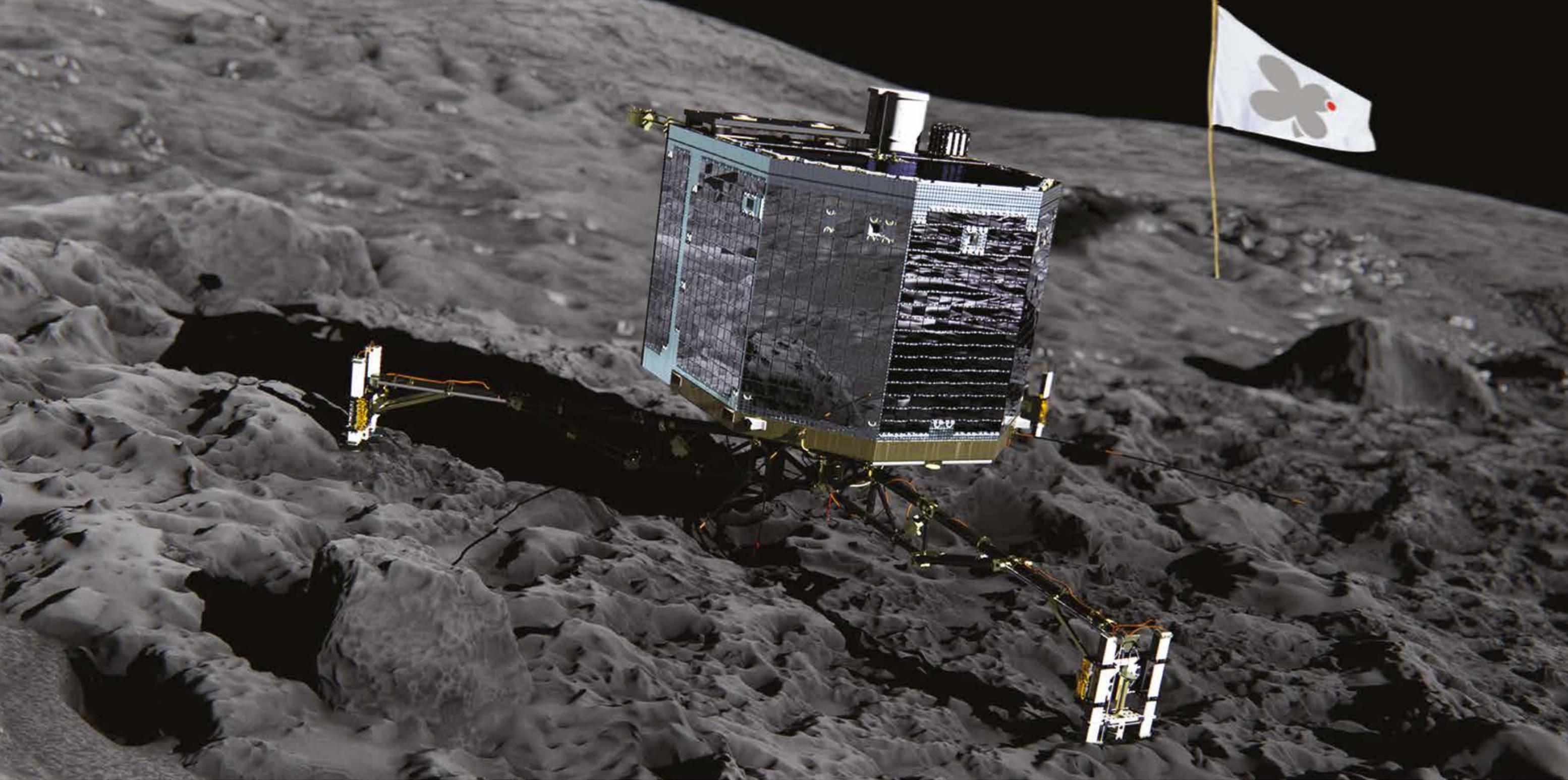


You're different.

Être parvenu à changer l'image de l'art contemporain qu'on croyait réservé à une élite, tant intellectuelle que sociale, est le fait d'un géant de l'art. Seul un artiste au-dessus des autres pouvait accepter de détruire le piédestal sur lequel il avait été placé.

Le nouvel iPart est le digne descendant de son ancêtre, mais il n'est surtout plus le seul. L'iPart première génération était une monoculture pour l'entreprise en devenir qu'était Epka. Tout reposait sur lui. S'il ne s'était pas vendu comme on le sait, il n'y aurait pas eu d'iPart2, mais surtout,

pas d'iLuck, ni iKross, et encore moins de kDisk ou de uWhat. Bref, il n'y aurait pas eu d'autres Epka. Toutes ces œuvres doivent leur naissance à leur ascendant prestigieux. Emmanuel Pons le sait, et nous aussi. Voilà pourquoi nous vénérons cet iPart première génération. ■



Atterrissage du robot Philae sur la comète Tchouri, novembre 2014

Epka est partout.

Vraiment partout.



ANTOINE CORREIA

Propos recueillis par Manon MÉPUSEL



© Françoise Bondeux

Pour le premier numéro d'Epka.Mag, nous avons eu la chance de pouvoir interviewer un autre grand artiste de l'art contemporain : Antoine Correia. Il nous a reçus dans son atelier breton, au milieu de ses « ancêtres », ses voitures du début du siècle précédent, qu'il restaure et bichonne à ses moments perdus. Et c'est vrai qu'elles semblent en meilleur état que les personnages qu'il peint. Comme rongés de l'intérieur, ses visages évoquent le portrait de Dorian Gray dans un univers sombre, à l'opposé de celui d'Epka.

Nous avons donc voulu savoir ce que le maître de l'expressionnisme français actuel pensait du premier constructeur artistique mondial.

EM : Vous avez une peinture classique qui nécessite certainement beaucoup de temps pour atteindre à cette qualité. Comment jugez-vous le travail d'Epka, si éloigné du vôtre ?

AC : Vous venez de le dire, nous sommes aux antipodes. Il me faut des jours pour peindre un tableau, alors que le travail d'Epka est réalisé par des machines et que Pons ne fait que personnaliser chaque produit. D'ailleurs, il parle de produits, ce simple mot suffit à nous séparer.

EM : Est-ce à dire que vous n'êtes pas fan de son travail ?

AC : D'abord, moi, le côté fan, ça n'a jamais été trop mon truc. Je ne suis pas du genre démonstratif.

EM : Vous comprenez ce qu'on entend par là...

AC : Bien sûr. Alors non, je ne suis pas fan, mais je trouve le concept excellent. Le souci, pour moi, c'est qu'Epka est dans une branche parallèle à l'art, or en s'arrogeant le droit d'appeler ses produits des œuvres d'art, c'est la notion même d'art contemporain qu'il fait évoluer brutalement.

EM : N'est-ce pas la nature même de l'art, que d'évoluer avec son temps ?

AC : On peut dire ça. Mais, alors, il faudrait trouver une nouvelle appellation à l'art pratiqué avec un fusain, des pastels ou de la peinture. Disons que je n'ai pas l'impression de faire le même métier que Pons. Maintenant, en termes d'idées, de concepts et même de réalisation, j'aime son travail. Ce qui m'ennuie, c'est juste qu'on le classe dans l'art.

EM : On a bien édifié un urinoir au rang de chef-d'œuvre.

AC : Une « Fontaine »...

EM : Pardon.

AC : Attention ! C'était une autre époque et puis on a vu où ça nous a menés. Ça a été le début de tous les abus. Nous sommes nombreux à nous

demander, aujourd'hui, si Duchamp ne nous a pas fait plus de mal que de bien. Mais ça, c'est un vrai débat, qui n'est pas prêt d'être clos.

EM : Revenons à Epka. Emmanuel Pons a récemment déclaré sur France 2 qu'il était fan d'un seul artiste français : vous ! Qu'est-ce que ça vous a fait d'entendre ça ?

AC : Ben... Vous me l'apprenez. Que dire ? C'est très gentil de sa part. Du coup, je me sens un peu gêné des critiques que je viens d'émettre.

EM : Vous êtes collectionneur d'art contemporain. Avez-vous un Epka dans votre collection ?

AC : Non.

EM : Si vous deviez en choisir un, ce serait lequel ?

AC : L'iLuck, le Faux Monnayeur, quoi. Sans hésiter.

EM : Pourquoi ?

AC : Parce que je trouve le concept génial et, qu'en plus, l'objet a de la gueule.

EM : Vous allez y venir, à Epka.

AC : Mais je vous l'ai dit, conceptuellement, je trouve ça excellent. C'est juste que j'ai besoin de voir les mains d'un artiste un peu sales, et que les siennes doivent plus ressembler à celles d'un trader qu'aux miennes. Non, je plaisante. C'est une chance qu'on ait Epka, ça booste l'art français dans le monde.

EM : Un mot sur votre actualité pour conclure...

AC : Je participe à Art'Up ! avec la galerie Anne Perré, et peut-être à la Fiac et Drowing Now l'année prochaine.

EM : On vous le souhaite. En tout cas, nous, vos portraits, on adore. Comme quoi on peut aimer Epka et Correia.

AC : Merci.

EM : Merci à vous. ■



QUAND LA MAISON EXPOSE

Par Mammos PENNULE

À

Jarnac, on peut goûter au Cognac à chaque coin de rue. Les plus grandes marques le fabriquent là-bas, alors, évidemment, les autochtones s'y connaissent en spiritueux. Il est vrai que Bordeaux n'est pas loin et que, tout autour, les vignes poussent avec l'ardeur des dents d'un nouveau-né.

Dans le centre de Jarnac, ce n'est donc pas la présence de viticulteurs en terrasses des cafés qui étonne, non, c'est celle d'un iPart sur la table en inox brossé du bistrot de la place. C'est grâce à lui que je dois reconnaître l'homme avec qui j'ai rendez-vous. Il aurait pu mettre un chapeau de paille ou un polo rouge, mais il a préféré sortir son iPart pour l'occasion : « *Un chapeau de paille, j'ai pas, un polo rouge non plus, alors je mettrai mon iPart sur la table. Vous me trouverez sans peine.* »

Il, c'est Jean-Louis, quadragénaire alerte, webmaster branché, collectionneur Epka depuis peu. « *C'est mon amie qui m'a fait découvrir Epka, elle avait un poster d'iLuck chez elle, mais pas de quoi s'acheter une œuvre. Elle était passionnée d'art contemporain. Elle a*

fait ma culture, et moi notre collection. » Jean-Louis a « réussi ». Il réalise les sites internet de grandes entreprises et est rémunéré en conséquence. Ses gains, il les réinvestit dans l'art contemporain, surtout dans les produits Epka. « *On ne part pas en vacances, mon amie déteste ça, moi aussi, alors tant qu'on n'a pas d'enfant, on fait grossir notre collection.* » L'homme m'intrigue. À la rédaction, on m'a dit : « *Faut que t'ailles à Jarnac, y'a un collectionneur qui nous a envoyé une photo de son salon, tu vas halluciner.* »

Nous buvons rapidement un café sur place, puis il m'invite à le suivre chez lui. Nous arrivons face à une immense demeure en pierre du XIX^e siècle, entièrement restaurée. Sa femme nous ouvre. Elle porte une broche du Trèfle sur son chemisier blanc, le ton est donné...

Dès l'entrée, je suis happé par la collection de tableaux. Le couple présente dans son entrée – de la taille de mon appartement ! – deux grands tableaux de la période peinture d'Emmanuel Pons : *L'Arnaque du Trèfle n°3* et *L'argent ne fait pas le Trèfle*. Des pièces rarissimes que se disputent aujourd'hui les collectionneurs du monde entier. Sur le buffet trône un iKross. « *Vous ne l'avez jamais vu, celui-là, c'est sûr. C'est un des « ratés » de la série. Il est encore plus recherché que les autres, parce que tous les ratés sont censés être détruits. Regardez, les étiquettes ont « bavé » et le logo s'en trouve allongé et distendu.* » Je préfère un iKross propre, personnellement, mais celui-ci a le mérite de son caractère unique.

Nous entrons dans le salon. Pardon, dans la galerie d'au moins cent mètres carrés ! Le salon ne mérite cette appellation que par son canapé, parce que, pour le reste... Il n'y a là que sculptures, peintures, papiers et installations. Il est vrai que le canapé est placé de telle façon que l'on profite de cet ensemble artistique dans le confort moelleux du velours de lin. Face à moi, sur le mur, un iGun et sa cible. Au sol, sous l'iGun, une tour d'iPart, semblable à celle de la publicité *Il est temps que les enfants se mettent à l'art*. Sur le même mur, une sérigraphie de Warhol – le fameux portrait de Marilyn – agrémentée d'un kKit. Sur le mur de droite, une huile de Soulages,

de sa période gestuelle, et un iLuck. Dessous, sur une commode Louis XV, un iBoks. Le mur d'en face présente une photo de Made in Eric et un tirage gigantesque à édition numérotée 2/20 d'une publicité Epka (*Make it Art*, où l'on voit une tâche de sang et le logo du Trèfle).

Au-dessus du canapé, c'est un festival ! Des étagères ont été installées pour accueillir iPart, iRip, kDisk, kWash et kaizer Egg de toutes les périodes ! Jean-Louis me dit qu'il se sent bien dans cette pièce ; je ne suis pas étonné...

« *Vous n'avez pas vu le principal. Suivez-moi. Ça se passe dans la salle à manger.* » Finalement, il était petit, ce salon, comparé à la salle à manger ! Sur le mur principal, un kCity taille XXXL. Je confesse même avoir jusque-là ignoré l'existence de kCity de cette dimension. L'œuvre est simplement sublime. Elle mesure environ deux mètres par deux et je ne peux m'empêcher de me demander si c'est elle qui tient le mur ou l'inverse. Jean-Louis m'explique qu'il a fait renforcer la cloison qui la supporte avec du béton armé à l'intérieur, et que des pythons lient l'œuvre aux parties métalliques du béton. « *On aurait voulu la mettre sur un mur de pierre, mais aucun n'était assez plan pour ça.* » Pas grave, ça ira très bien pour les photos, ce mur blanc. Je sors mon Nikon, et je mitraille toute la maison, jusqu'aux chambres où des produits dérivés Epka créent l'ambiance artistique. Au-dessus du lit, trônent un Kijno et un dessin de Fautrier. L'art est présent jusque dans la salle de bain, dans laquelle posent des petits bronzes de Botero. « *Je n'invite plus personne, déplore Jean-Louis. Le regard des autres n'est pas toujours celui auquel on s'attend. Je pensais que tout le monde aimerait cet intérieur qui est le fruit d'une vraie passion. J'ai été surpris de constater qu'il y avait souvent de la jalousie, de la part même de ceux qu'on croyait nos amis. L'art contemporain a*

*pris une dimension spéculative, et c'est bien dommage. On est vus comme des investisseurs alors qu'on est juste des amoureux de l'art. On ne s'imagine plus vivre dans des pièces « désartées ». Lorsque quelqu'un entre ici, c'est qu'on sait qu'il a lui-même une belle collection d'art. C'est triste d'en arriver là, quand on songe que l'art est d'abord quelque chose qui se partage. Vous ne trouvez pas ? » Si, bien sûr. Mais comme je ne suis pas là pour débattre du caractère jaloux de mes compatriotes, j'évite le sujet glissant. « *L'essentiel, c'est que nous, on vive bien avec, corrige sa femme, et tant pis pour les grincheux.* »*

Au moment de quitter ce musée, tandis que je remercie l'hôte, son épouse me glisse le catalogue de la dernière exposition Epka à Londres : « *J'en reviens, c'était splendide ! J'ai pris deux catalogues, garde ce celui-ci si vous voulez. L'expo dure encore deux mois.* » Merci Madame. Grâce à vous, je vais tenter de convaincre mon rédacteur de me payer voyage et hébergement à Londres. Peut-être que si je le convaincs qu'on y aille lui et moi... ■

L'iLUCK

aussi appelé « Le Faux Monnayeur »...

Par Mamos PENNULE

C'

est un focus sur sa première version que nous allons faire. Une version loin du design épuré auquel nous a habitués le premier constructeur artistique mondial. Rien que la couleur... Ah, ce rouge Ferrari ! Quelle beauté ! Et son gros Trèfle central qui affirme la marque ! Une simple plaque d'inox découpée, à l'ancienne. La fonction a primé sur l'esthétique, ce qui paraît étonnant pour une œuvre d'art, à moins de se souvenir des années trente à soixante, où la fonction créait les plus belles formes automobiles et aéronautiques.

Rivets apparents, tiroirs en acier bien lourd et clous presque rouillés, difficile de faire plus brut.

C'est cet « aspect sortie de l'atelier » qu'on aime, à la rédaction. On se damnerait pour posséder un exemplaire du premier iLuck, mais ce rêve ne risque pas de se réaliser, à moins de toucher le Loto. On dénombre huit exemplaires d'iLuck, numérotés de 1 à 8, et quatre « épreuves d'artiste », pieusement conservées par Emmanuel Pons pour ses enfants, mais régulièrement exposées lors des rétrospectives Epka. L'iLuck numéro 3 a récemment été vendu par Christie's, à New-York, pour trente-sept millions de dollars. Le collectionneur chinois qui l'a acheté a déclaré en sortant de la salle de vente : « C'est trois fois moins cher que mon Giacometti, et ça vaudra certainement trois fois plus bientôt. » Heureusement qu'il existe à Paris un atelier spécialisé dans la reproduction autorisée des sculptures Epka... en modèle réduit

papier ! Oui, vous avez bien lu, vous pouvez commander l'iLuck première version en papier cartonné, pré-plié, à monter vous-même (la colle et les explications sont fournies, c'est très simple). J'ai donc un modèle deux fois plus petit que l'original, et quelques milliers de fois plus léger, sur l'étagère de mon bureau. Ce n'est pas un Epka, mais c'est un plaisir... à trente euros !

Revenons à l'original qui nécessite de sacrés pythons et un mur solide pour l'accrocher. Emmanuel Pons a toujours dit l'avoir conçu dans un seul but : symboliser la société telle qu'il la voyait. Comment la voyait-il donc, jeune ? Menteuse, exploiteuse, tricheuse... Voici ce qu'il en disait lui-même : « À vingt ans, quand j'ai commencé à travailler chez les autres, j'ai compris que ce qu'on me promettait n'avait jamais rien à voir avec ce que je recevais finalement. Quand j'ai été viré de mon premier job – chargé de pub chez un chauffagiste international –, je me suis souvenu qu'enfant, lorsque je mettais deux francs dans un distributeur pour avoir le super jouet derrière la vitre, je ne trouvais dans le tiroir qu'une pauvre araignée en plastique qui n'aurait pas effrayé un enfant de trois ans. Voilà, c'était ça la vie. Miser tout ce qu'on possédait – pour moi, c'était mon argent de poche de la semaine, deux francs – pour récolter que dalle ! J'ai connu ça, plus tard, quand l'État nous a encouragés à acheter des actions France Telecom à 27 euros qui n'en valaient plus que 5 quelques années après. En conclusion, pour te prendre ton fric à grand renfort de pub et de vaseline, la société est très forte, mais pour tenir ses engagements... C'est tout ça que je mets en exergue dans mon travail. Et le symbole de cette gigantesque arnaque, c'est l'iLuck. » (Extrait de Vanity Art n°1037, janvier 2007).

À regarder cette œuvre plus longuement, on ne peut qu'être admiratif face au but qu'elle atteint.

Le symbole est immédiatement saisi, mais, en plus, il l'est avec humour. On sourit de cette critique acerbe de notre monde, et c'est là l'une des forces essentielles de l'artiste : nous émouvoir dans la joie. On sort d'une exposition Epka « avec la patate », comme aime le dire Emmanuel Pons, et l'artiste d'ajouter :

« Je veux faire prendre conscience de la vie telle qu'elle est, et m'en moquer. Je veux que chacun, devant ces œuvres, se dise qu'il est au-dessus des vicissitudes qui l'entourent, et qu'il se marre. Qu'il se réjouisse de pouvoir en rire, car c'est la preuve qu'il demeure lucide, qu'il n'a pas totalement sombré dans le système ».

À la rédaction, nous sommes rassurés, les œuvres Epka, non seulement on les adore, mais, en plus, elles nous font rire. D'ailleurs, c'est peut-être pour ça qu'on les adore. ■



TATOO-ACTION !

Par Inno EMPAUMES

On pensait que ce serait une mode aussi éphémère que les élastiques, mais non, voilà des années que les tatouages du Trèfle font fureur. Nous avons donc suivi Marc Bilbo, durant la dernière Epka tattoo-action : « *Je suis tatoué vraiment, moi, nous dit-il. Dans les tattoo-actions, les participants se posent des tatouages achetés sur l'Epka Store. Moi, mon Trèfle, il est indélébile !* » Difficile de trouver guide plus passionné.

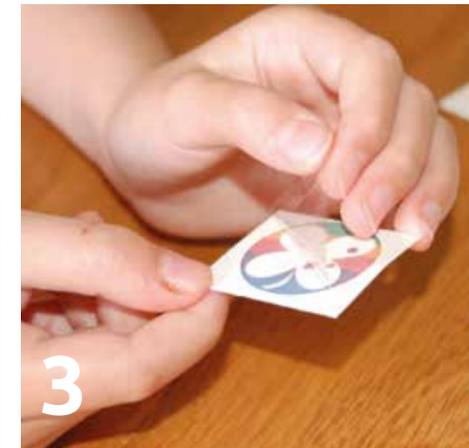
Marc est un fan de la première heure, très exactement depuis qu'il a travaillé avec Emmanuel Pons sur les publicités de ces tatouages. Et c'est peu dire qu'il en est fier.

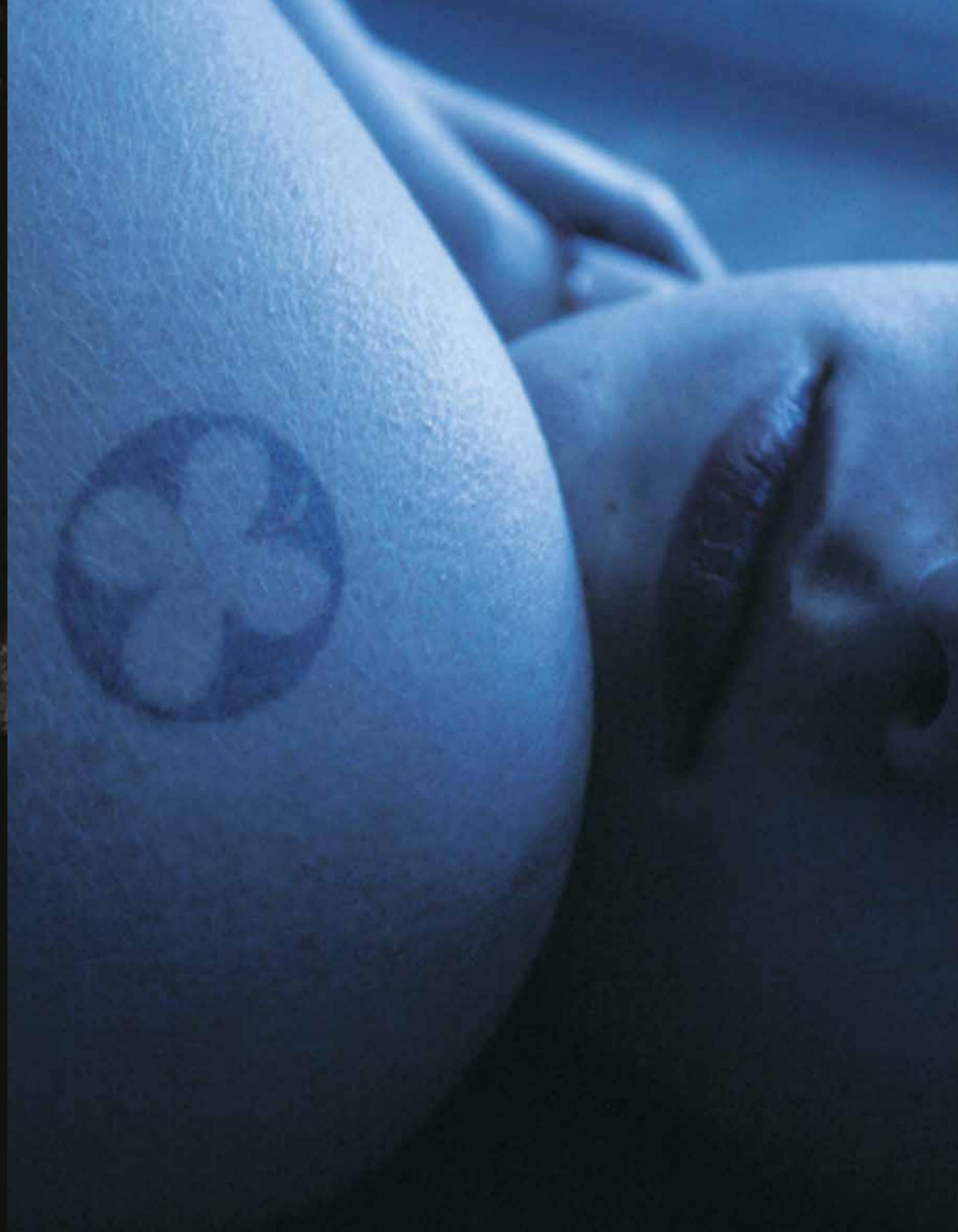
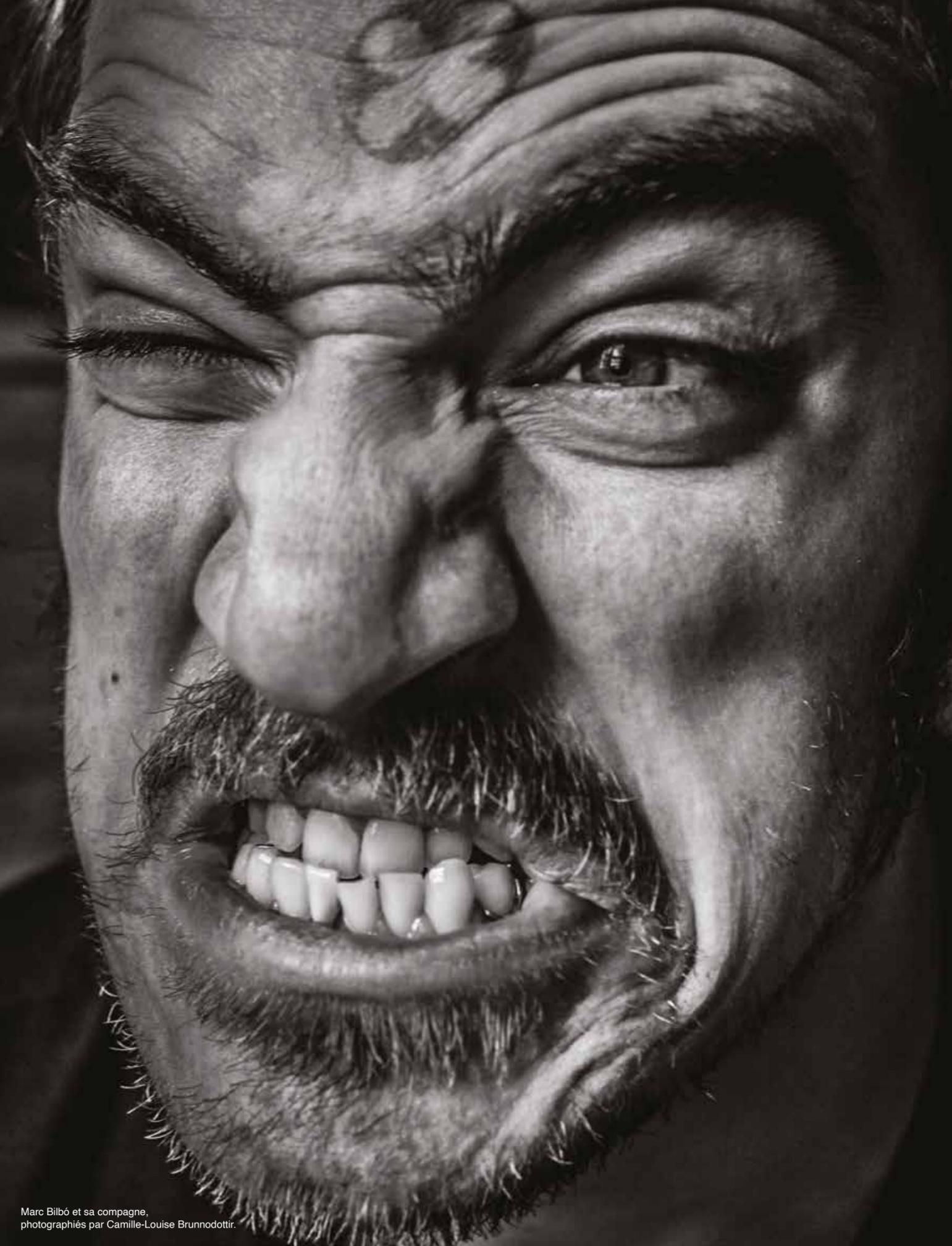
« Au début, ces tatouages n'étaient pas censés être vendus. Emmanuel les avait fait fabriquer pour les besoins de ses publicités. Il lui fallait un maximum de tatoués dans un minimum de temps pour faire des photos de fans et montrer que le Trèfle était partout. C'était une idée géniale et ça a très bien fonctionné. Mais vous ne pouvez pas parler de publicité des tatouages, c'est un contresens. »

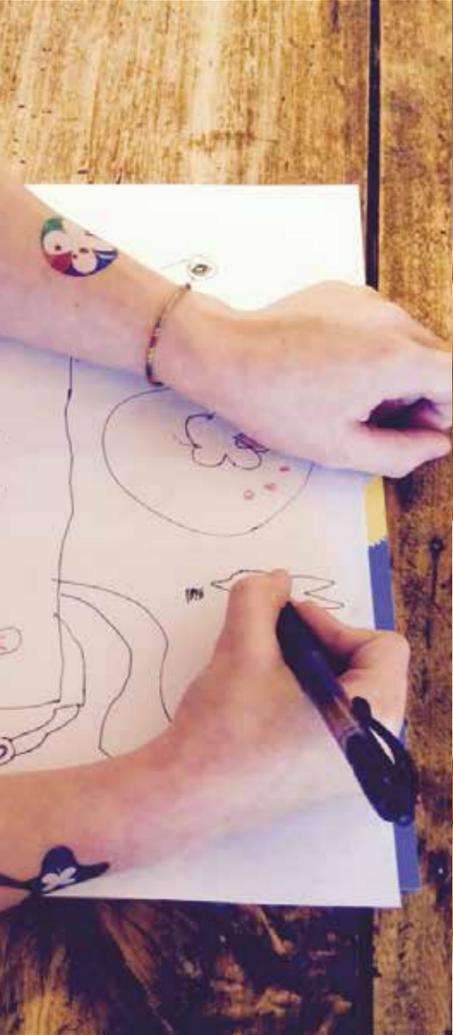
Dont acte.

Comme pour étayer ses propos de vieux combattant, il sort de sa poche une pochette plastique transparente. « *Tenez, c'est le premier tatouage distribué par Emmanuel pour faire parler du Trèfle.* » Le tatouage a vieilli, mais pas tant que ça, protégé par sa pellicule plastique. C'est presque émouvant de voir là les prémices d'un succès devenu mondial.

Voici donc les photos de fans Epka dans l'intimité de la tattoo-action. Mais avant que vous ne les regardiez, nous laissons le mot de la fin à Marc : « *Epka, quand tu l'as, c'est pas sur la peau, c'est dans la peau.* » ■







Des participants de la dernière Epka tatoo-action.

Culture du secret



Secret de la culture





iPart Mega, tout l'art contemporain chez vous.



UN EPKA-PROJECT EXPLIQUÉ : LE kGIFT

Par Paul NOMMENSE

Pour les rares lecteurs d'Epka.Mag qui ignoreraient encore ce qu'est un Epka-project (et qui copieront cet article dix fois !), il s'agit d'un prototype, fabriqué à quelques dizaines d'exemplaires et prêté à des collectionneurs chargés de donner leur avis, tant sur l'esthétique que sur le concept de l'œuvre, son originalité ou sa qualité de réalisation, sans oublier ses détails pratiques (facilité d'installation, système d'accroche etc.). À la rédaction, nous avons donc eu la chance de recevoir le dernier Epka-project : le kGift, avec pour mission de remplir le questionnaire qui l'accompagnait lors de son envoi. Pour ne pas attirer l'attention, l'Epka-project arrive dans une vulgaire boîte cartonnée, dénuée de tout ce qui fera son charme à la fin. Forme, taille, prise en main, prix de vente envisagé... le premier constructeur artistique mondial nous demande d'évaluer sa dernière création, pour notre plus grand plaisir. Seul bémol, par souci de confidentialité, Epka nous a demandé de ne pas divulguer de photos de son prototype. Nous nous bornerons donc à sa description verbale.

Ce qui frappe en premier lorsqu'on regarde le kGift, c'est sa forme, parce qu'elle est inscrite dans notre mémoire depuis nos premières années. Il s'agit, ni plus ni moins, d'une reproduction des « surprises » vendues dans les boulangeries (ces longs cornets fermés, alignés en rond dans une corbeille, qui ressemblent à un bouquet de grosses fleurs multicolores). Epka a-t-il moulé une de ces surprises ? Nous l'ignorons, mais l'illusion est parfaite. Le plastique moulé gondole tel le papier épais

de ces cornets, se rétrécit suivant le modèle original, avec sa pliure en son extrémité. Sur le sommet, plat comme il se doit, figure une étiquette avec les mentions habituelles de la marque (nom de l'œuvre, logo du Trèfle etc.). À noter que la notice qui accompagnait le kGift spécifiait que l'œuvre était conçue plus pour faire partie d'une installation (la corbeille de surprises) que pour être exposée seule. Elle sera néanmoins « détaillable », son prix variant selon qu'elle sera achetée seule ou en installation complète.

Nous avons ressenti un réel plaisir à prendre le kGift en mains, le plastique lisse étant d'une texture « chic » et non « cheap » comme on aurait pu le craindre en pensant à la surprise originelle. Pour l'installation, Epka fournira dans le coffret un cerclage métallique qui viendra se ficher dans le mur. Mais on peut imaginer le kGift dans un grand vase ou allongé sur un meuble. L'œuvre est légère et on ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il y a à l'intérieur.

Car son concept, très proche de celui du kaizer Egg, nous ramène à notre attitude quotidienne : l'envie de savoir, l'envie d'avoir, l'envie de nouveauté, le plaisir de la surprise.

Il est donc possible de casser le kGift et de préférer l'œuvre qu'Epka prétend avoir caché à l'intérieur.

Détruire une œuvre d'art pour accéder à une autre, quel dilemme ! Vu le poids, il est évident qu'il ne peut s'agir que d'iPart à l'intérieur. Mais combien d'iPart ? À la réflexion, un kaizer Egg pourrait aussi avoir trouvé sa place à l'intérieur, ce qui aurait pour effet de créer une sorte de mise en abîme assez jouissive. Je me souviens, cependant, avoir été systématiquement déçu par mes surprises de jeunesse, et plus heureux devant le cornet fermé qu'après sa destruction massive et impatiente.

En conclusion, nous avons à faire à une œuvre Epka singulière, peut-être moins dans son concept que dans sa forme, puisque le Kaizer Egg relevait déjà du même principe. C'est une œuvre à l'esthétique touchante. On peut ne pas trouver beau le kGift, mais il est émouvant. C'est du moins notre avis à la rédaction. Son prix ne nous a pas été dévoilé, il devrait se situer, comme d'habitude, bien en dessous de ceux des sculptures de la concurrence. Il est fourni avec un système d'accroche de qualité, pas forcément nécessaire à sa mise en exposition. Reste à connaître son packaging, à l'importance prépondérante pour les ventes futures. Faisons confiance aux créateurs d'Epka pour nous concocter le plus attractif des packagings, fidèles à leur habitude. ■

LE UDÀN

ou le Droit À Nuire aux autres

par Hélène DEVILLE

Cette baisse du cours des uDÀN a favorisé leur achat, ce qui a permis aux plus fortunés de nuire à la collectivité, en toute impunité. Mais en préférant nuire plutôt que travailler à leur développement personnel, ils ont montré les limites du système.

En 2005, Epka est choisi par la Commission des États Libres pour créer le design de ce qui doit constituer une révolution sociale : le droit à nuire. Calqués sur le principe des droits à polluer, les droits à nuire, dits uDÀN, s'échangent dès le 11 septembre sur le uDàn Exchange new-yorkais. Ce marché est un instrument économique de politique sociale. Il doit permettre de réduire drastiquement les nuisances des individus dans le monde occidental, ces derniers étant limités dans leurs nuisances par la quantité de uDÀN reçus à leur majorité, puis tous les cinq ans.

Dès 2008, on constate une disparition quasi-totale des nuisances chez les mineurs, en attente de leurs droits à nuire, ainsi qu'une diminution des nuisances de base chez l'individu moyen. On note, en revanche, une explosion des nuisances extrêmes, devenues l'apanage des individus les plus riches. Cette explosion s'explique par le fait que les populations dans le besoin revendant généralement leurs uDÀN, de même que les individus honnêtes, non concernés par ce « droit à l'erreur », la cote de ces permis s'est effondrée (le niveau de nuisances atteint par une majorité d'individus étant nettement inférieur au quota de nuisances alloué à chacun).

En 2012, le uDÀN demeure le joker brandi devant la justice pour éviter toute condamnation. Une justice qui économise donc des frais colossaux. Les budgets ainsi épargnés permettent aux gouvernements d'offrir un permis de tuer aux forces de l'ordre, grâce à de forts achats de uDÀN. Voilà comment le droit à nuire instaure une peine de mort déguisée dans les pays qui l'avaient abolie, crée une violence extrême impunie, mais réduit le

nombre de méfaits moyens, donnant à la population un sentiment sécuritaire accru.

Parce qu'une étude démontre, en 2013, que les uDÀN sont majoritairement détenus par la Mafia, les organisations terroristes, les gouvernements et les fonds d'investissements (la population moyenne, représentant 90 % des individus, possède moins de 5 % des droits à nuire, alors qu'elle devrait en posséder 90 % si elle ne les avait pas revendus), le 1^{er} janvier 2014, les États rachètent tous les droits à nuire en circulation, les annulent et les remplacent par « le nouveau uDÀN ». Ultra-limité, ce uDÀN est réservé aux « plus gros nuiseurs » (PGN). Restreints dans leur impunité, les PGN s'échangent ces permis de nuire, rarissimes et infiniment plus coûteux que les précédents. Supportant une TVA, les droits à nuire enrichissent les États, les spéculateurs... et les collectionneurs d'art qui assimilent ces uDÀN « by Epka » à des œuvres d'art originales.

Face à l'échec de ce « nouveau uDÀN », les États abandonnent les droits à nuire au printemps 2016. Epka s'empare alors du concept et lance la série : *Histoire du uDÀN*, de la nuisance à la guerre. Lance-pierres, catapultes, arbalètes, canons, pistolets, mitrailleuses, V2 ou bombes A sont ainsi immortalisés dans des bains de chrome ou sur le drapeau des Nations. Des phrases menaçantes, préférées tant par le quidam que le chef d'État, sont aussi passées au tamis de l'art « by Epka ». Et c'est une étonnante photographie des 5 000 dernières années que nous offre le constructeur artistique. Une photographie de notre civilisation plutôt inquiétante. ■

**Lucie, 26 ans,
infirmière la semaine,
uWhater le week-end.**

NOUS SOMMES TOUS DES UWHATERS !

Par Paul NOMMENSE

Christelle B. est une grande blonde de quarante ans qui vit à Paris. Elle est trader à la BNP, divorcée et mère de deux enfants. Marion C. est une petite brune de trente-huit ans, rouennaise. Elle est boulangère, mère de quatre enfants et vit avec leur père, boulanger. A priori, ces deux femmes ne devraient pas avoir beaucoup de points communs. Et pourtant, depuis qu'elles se sont rencontrées sur uwhat.fr, elles ne se quittent plus, du moins virtuellement. Je les ai interviewées toutes les deux, devant leurs uWhat respectifs...

Une fois n'est pas coutume, il fait un soleil radieux sur Rouen, au point que nous serions tentés d'ouvrir un parapluie pour avoir de l'ombre. Nous nous retrouvons à la terrasse d'une brasserie, face à l'église Saint-Maclou, fraîchement restaurée et splendide. Christelle, la première, sort ses uWhat : un uDrone et un uCitronik qu'elle pose fièrement sur la table, entre les thés et mon Coca. Marion s'extasie et complimente sa collègue. Collègue ? Oui, puisqu'elles sont toutes les deux devenues artistes grâce à Epka. À son tour, elle sort de son sac un uPhone et une paire de uGlasses sous le regard amusé de Christelle. Je les interroge sur ces œuvres d'art qu'elles ont imaginées elles-mêmes et qu'Epka a développées... « *Le uDrone, c'est le drone à l'envers, dit Christelle. Au lieu de filmer par une fenêtre les gens à leur insu, il projette sur leurs murs des images d'œuvres Epka. C'est un diffuseur d'art. Quant au uCitronik, c'est une cigarette électronique qui fonctionnerait avec le sang d'Emmanuel Pons. Nous sommes là face à une œuvre conceptuelle, non exploitable en tant qu'objet, qui nous invite à réfléchir sur l'opportunité d'absorber l'essence de l'art plutôt qu'un quelconque produit*

cancérigène. » Elle en parle comme la professionnelle qu'elle affirme devenir.

Marion n'est pas en reste puisqu'elle affirme que son désir, avant toute quête de beauté était d'abord d'évoquer « *le narcissisme qui pollue notre société contemporaine* ». Elle a donc conçu le uPhone avec ses deux faces miroirs. « *Puisque les gens ne quittent plus leur smartphone et passent leur temps à se mettre en scène sur les réseaux sociaux au travers de cet objet, autant qu'ils se voient en permanence, sans même passer par la case internet.* » Ses uGlasses, ou lunettes-miroir recto-verso symbolisent également le besoin constant de se rassurer. « *Même pas besoin de passer par le regard des autres : ne pas voir pour mieux se regarder, elle est pas belle la vie ?* » s'esclaffe Marion. Christelle les adore et les manipule déjà.

Ces deux femmes sont heureuses. Heureuses de leur nouvelle vie artistique et des rencontres qu'elle occasionne. Car c'est un fait, elles se considèrent artistes et se revendiquent comme telles.

« Epka a changé ma vie, dit Marion. Avant, je disais que j'étais boulangère, maintenant, je dis que je suis artiste.

Non que j'aie honte de mon premier métier, mais c'est la création qui me prend aux tripes, pas la boulangerie. » Christelle ne tient pas un discours différent : « *Avant, je n'osais pas dire que j'étais trader, c'est toujours mal vu en France. Maintenant, je dis que je suis un artiste Epka et ça passe vraiment hyper bien. Soit les gens connaissent le site d'Epka et le concept uWhat, soit je*

leur explique, et leur première réaction, c'est de vouloir essayer de concevoir une œuvre. » Petit rappel aux rares lecteurs qui pourraient ignorer ce qu'est un uWhat... Il s'agit d'une œuvre d'art conçue par un tiers extérieur à Epka, envoyée sous la forme d'une description verbale ou d'un petit dessin au bureau de création Epka qui en propose une image de synthèse, voire la fabrication sous son label « by Epka ». On évalue déjà à plusieurs milliers le nombre de uWhat qui circulent dans le monde.

« *Nous sommes tous des uWhaters en puissance* », dit Christelle. Et Marion d'enchérir : « *Tout le monde a des idées, mais rarement les moyens de les mettre en œuvre. Sur un plan artistique, Epka nous offre cette chance, et c'est ça qui est extraordinaire.* » D'autant que les plus chanceux voient leur œuvre tirée à huit exemplaires, exposée et souvent vendue dans les Epka Stores. Plusieurs centaines de personnes ont ainsi un complément de revenu, grâce à l'art. Qui aurait imaginé cela possible il y a encore quelques années ? Ce sont les miracles de l'impression 3D... et de l'esprit novateur d'Emmanuel Pons.

Christelle est très fière d'avoir déjà vendu huit uDrone et plusieurs autres uWhat. Quant à Marion, elle est ravie qu'une paire de ses uGlasses soit exposée à l'Epka Store des Champs-Élysées. Elles ont bien l'intention, toutes les deux, de continuer à proposer leurs idées à Epka.

Et si j'essayais, moi aussi. Après tout, être uWhater n'est pas un concours, c'est ouvert à tout le monde. Tiens, j'imagine une machine à écrire à l'ancienne, avec un ruban rouge du sang d'Emmanuel Pons, pour être sûr que je n'écrive que de l'art... ■

CHRISTELLE BERTRAND, ARTISTE EPKA

Par Paul NOMMENSE

À quarante ans, dont cinq passés sur les podium de mode et quinze dans les salles de marché de la place parisienne, celle que ses collègues surnomment « Bull it ! » n'a pas renoncé à son rêve de jeunesse : devenir artiste.

Et si vouloir dresser le portrait de cette femme n'était pas forcément une bonne idée. Voilà ce que je me dis lorsque Christelle commence à évoquer sa carrière professionnelle. Elle est chez elle, sur son terrain, pourtant, je la sens tendue, presque amère. Elle paraît fatiguée, à l'opposé de ce qu'elle dégageait lors de notre rencontre avec Marion. Je l'écris parce qu'elle m'y autorise : « Je ne vais pas faire de vieux os dans ce métier. De toutes façons, ils ont déjà pris tout ce que j'avais à offrir, c'est pour ça qu'il faut que j'arrête, avant qu'ils me prennent, moi. » Le ton est donné, et je crains pour la suite de l'interview. Je pense aux lecteurs, le but n'est quand même pas de les déprimer. Je vais en faire quoi, de mon papier ?

J'essaie de l'emmener sur le terrain de la mode actuelle, ou plutôt de la détourner de la finance. « La mode, je ne la suis plus trop. J'ai défilé cinq ans pour les plus grands, comme Dior, et j'en garde un souvenir assez bon, même si l'ambiance entre les filles n'était pas toujours top. J'avais fait Sciences Po et j'étais à Dauphine quand je ne défilais pas, alors j'étais un peu le vilain petit canard du milieu, l'intello qui se la pétait, quoi, enfin, c'est ce que les filles pensaient. Moi, j'avais juste peur de ne pas être au niveau, d'être moins belle que les autres, de mal porter la toilette – je crois que je ne me voyais pas mannequin, c'était comme

une usurpation pour moi – je manquais de confiance, ça me rendait timide et on m'imaginait hautaine et distante. Le cercle vicieux. Je m'entendais très bien avec les couturiers, mais j'ai quand même rapidement trouvé tout ça limité. Quand la BNP m'a embauchée, j'ai arrêté les défilés et ça ne m'a jamais manqué. Et puis j'ai rencontré mon mari là-bas, on a eu nos enfants et je suis entrée dans une vie très classique. Comme trader, j'ai gagné de plus en plus d'argent, et plus j'avais de primes, plus j'avais de regrets de ne rien faire de mon argent, de ne pas en profiter « intelligemment ». Je me disais : « L'année prochaine, j'arrête, j'ai assez de fric pour peindre vingt ans sans vendre. » Mais bon, ça impliquait de changer de niveau de vie, d'école pour les enfants, et même d'amis, alors j'ai été lâche et je suis restée dans ma vie plan-plan ».

Elle évoque la situation de ses parents comme une excuse : « Mon père était comptable et ma mère aide-soignante. Ils travaillaient tous les deux beaucoup et ne connaissaient pas de solution miracle pour gagner sa vie. La notion de plaisir ne faisait pas partie de leur vocabulaire. Toute ma jeunesse, je n'ai entendu que « travaille si tu veux avoir ton Bac, travaille si tu veux entrer à Sciences Po, travaille si tu veux être engagée quelque part, c'est dur aujourd'hui, tu sais. » Je ne me souviens pas que mes parents m'aient, un jour, félicitée. C'était normal de travailler, normal d'être bonne élève.

Mon rêve, c'était d'entrer aux Beaux-Arts, mais quand j'en ai parlé à mes parents, ils sont devenus fous, et ils ont dit que je finirai assistée, sous un pont, et... et plein de conneries qui m'ont bien dégoûtée ! Surtout que ma mère y a ajouté le chantage affectif, style « je ne vais plus dormir si je sais que tu es aux Beaux-Arts ; ton père ne me pardonnera jamais de t'avoir laissé faire ; j'en serais malade si tu ratais ta vie etc. » Donc j'ai fait un Bac S, j'ai eu la mention Très Bien, je suis entrée à Sciences Po et j'ai obtenu le droit de



défiler. » Je lui demande comment on passe de Sciences Po aux podiums. À l'écouter, ça paraît simple comme Dauphine... « J'ai été repérée par un type dans la rue qui m'a donné la carte de son agence, j'y suis allée avec un copain par prudence, j'ai été prise et puis tout s'est enchaîné. »

Si tout paraît simple, tout semble triste. Elle ne s'est pas réalisée dans les études, ni dans le mannequinat. C'est vraiment avec Epka qu'elle a commencé à revivre. « J'ai très vite collectionné les œuvres d'Emmanuel Pons. J'ai été fan dès le début. Fan et envieuse à la fois, je me disais que, moi aussi, j'aurais pu être une grande artiste, que j'avais le don et le sens du business. J'achetais tout ce qu'Epka produisait, au grand dam de mon ex-mari qui détestait son travail. Entre mes parents et lui, je n'ai pas vraiment été gâtée sur le plan artistique. » Elle s'éveille en parlant d'Epka, se détend. D'ailleurs, ça ne trompe pas, elle me propose des petits gâteaux pour accompagner un nouveau café. J'accepte et nous grignotons ensemble. L'ambiance a changé, c'est la collectionneuse-artiste qui parle à présent.

« J'ai commencé à rencontrer d'autres collectionneurs Epka, à discuter avec eux, à faire des échanges. Je pense qu'Epka a été une porte d'entrée à l'art pour beaucoup de gens, je le vois autour de moi. En tout cas, pour moi, ça a été le déclic. Je suis allée acheter de quoi peindre, dessiner, coller, assembler et j'ai investi la chambre d'amis que j'ai transformée en atelier. C'est là que j'ai commencé à créer, avec vingt ans de retard, ou vingt ans de maturation, c'est comme on veut. Je parlais plutôt de retard parce que, très honnêtement, c'était quand même de la merde, mes premières toiles ! » Elle rit et me ressert en café. Je la questionne sur ces premières œuvres. Qu'en a-t-elle fait ? « Donné aux amis ! C'est comme ça que j'ai reconnu les vrais, c'étaient ceux qui les accrochaient chez eux. » Elle rit comme une enfant, cette fois. « Quand Epka a communiqué sur ses uWhat, je me suis dit « bingo, c'est pour moi ! » J'étais prête. Je me suis jetée comme une affamée sur son nouveau site dès sa sortie (uWhat.fr, NDLR) et, là, pour la première fois, je n'ai pas douté. J'ai tout de suite su que j'allais être capable d'inventer les uWhat qui séduiraient le Maître. Ne me demandez pas pourquoi, c'est comme ça, je le savais, c'est tout. »



Tous les soirs, quand les enfants sont couchés, elle planche dans son atelier, dessine les projets les plus fous... et les envoie dans la foulée sur uWhat.fr. Comme un auteur qui viendrait d'envoyer son manuscrit aux maisons d'édition, elle attend les retours. Les retours d'abord des autres uWhaters, puis le seul retour qui compte vraiment, celui d'Epka. Des retours tous négatifs les premiers mois. « Je cherchais trop à bien faire. J'avais des idées compliquées, des dessins laborieux. Je voulais que ce soit hyper original et ça finissait par être hyper chiant. Heureusement, j'en ai pris conscience grâce aux avis des internautes, durs mais sincères. J'ai essayé de lâcher prise, de moins me focaliser sur le résultat, sur ma volonté de voir mon dessin devenir un objet d'art. Je ne le cache pas, ça n'a pas été facile. Le plus drôle, c'est que c'est grâce à mes enfants que j'ai fini par y arriver. Ils m'ont dit que « si c'était pour gamberger comme à mon taf, ça ne servait à rien de créer ». Et là-dessus, Stanislav, l'aîné, son drone à la main, a regardé ce que j'avais pondu les semaines précédentes et il a dit : « Moi, je verrais bien un drone qui projette au lieu d'enregistrer, ça changerait. Puisqu'on a le droit de tout inventer, ben moi, j'inventerais ça ! » J'étais éberluée par le naturel de mon fils. Il bouleversait le champ des possibles sans se poser de question. C'était ça, le secret, laisser venir à moi les idées, quelles qu'elles soient, les accueillir sans les juger ni me poser de question et faire le tri ensuite. Pour voir, j'ai proposé le Drone de Stanislav sur uWhat.fr et c'est passé haut la main chez les internautes,

carrément plébiscité même, avant d'être accepté par Epka... et de devenir le succès qu'on sait. Depuis cette histoire, on crée en famille. Un peu comme si l'on faisait un Pictionary. Je pense que c'est ça, le secret de ma réussite. Alix a l'air très doué aussi. Il y a une émulation avec son frère, mais c'est une saine rivalité pour aider maman. Parfois même, ils réfléchissent ensemble ou avec moi. J'aime bien dire que tous les trois, on forme la cellule de création externe d'Epka. »

Christelle est la uWhater la plus prolixe. Elle a déjà proposé une centaine de projets et vu quinze d'entre eux devenir des objets d'art Epka. Elle pourrait presque vivre de ses droits d'auteur, vu le succès du uDrone (les huit exemplaires originaux vendus, tout comme l'édition de cinq cents mini uDrone), alors je lui pose LA question : « Maintenant que vous commencez à être connue, que vous avez l'argent pour le faire, pourquoi ne pas essayer de créer votre propre société d'art, comme Epka ? » Elle me regarde, étonnée, et fière, me lance : « Est-ce qu'Emmanuel Pons a défilé pour Dior ? Non. Songe-t-il à le faire ? Sans doute pas. Il y a un moment pour tout, et aujourd'hui, c'est le moment de prendre le temps de vivre. » Elle crayonne son uDrone sur un bout de papier, le signe et me le donne. « Je suis artiste. Artiste Epka, et ça me va très bien. » ■



Il est temps
que les enfants
se mettent à l'Art.



LA GENÈSE DE L'IGUN

Propos recueillis par Manon MÉPUSEL

Rozenn Mainguené n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'elle a été sollicitée pour créer l'iGun. Géniale ? Ne comptez pas sur elle pour le dire, elle est trop humble.

Quelques jours avant la présentation du nouvel iGun, il nous a semblé intéressant d'interviewer celle qui, en 1994, a modelé en images de synthèse encore balbutiantes le premier iGun : Rozenn Mainguené.

EM : Rozenn, vous étiez toute jeune quand Emmanuel Pons vous a contactée pour réaliser les images de synthèse de son projet. Vous vous souvenez de ce moment particulier ?

RM : Très bien. Je modélisais un flacon de parfum quand le téléphone a sonné. Comme je ne suivais pas trop l'actualité de l'art contemporain, je n'ai pas percuté sur l'identité de mon interlocuteur. Je me souviens même l'avoir fait répéter trois fois son nom.

EM : Et c'était Emmanuel Pons lui-même, au téléphone ?

RM : Absolument !

EM : Vous avez dû le vexer.

RM : Je ne pense pas, ou il l'a bien caché. Il est allé directement au fait, comme toujours, pour ça, il n'a pas changé, et m'a proposé de modéliser l'iGun.

EM : C'est quelqu'un de très directif ?

RM : Disons que c'est quelqu'un qui sait ce qu'il veut et qu'il ne va pas parler de la météo ou prendre des nouvelles de vos enfants avant de commencer. Mais, moi, je préfère. Comme ça, on ne perd pas de temps.

EM : Vous ne connaissiez pas Epka à l'époque, comment Pons vous connaissait-il ?

RM : On lui avait parlé de moi, je crois même qu'on m'avait recommandée à lui. Sans doute une mauvaise blague d'un ex (rires).

EM : Revenons à cet iGun. Quel était le cahier des charges ?

RM : Modéliser la pensée d'Emmanuel !

EM : Rien que ça !

RM : Surtout qu'il pense beaucoup, le bougre ! Non, plus sérieusement, il avait une idée encore un peu confuse de l'iGun. Il m'a donné plusieurs pistes et demandé d'explorer chacune en me laissant carte blanche. Ce qui est assez rare, dans ce métier, j'avoue.

EM : Ça ne vous a pas fait peur, qu'il vous laisse carte blanche ?

RM : Un peu, au début, mais j'étais fière d'avoir sa confiance et il n'était pas question, dans ma petite tête, que je le déçoive. Du coup, j'ai tellement travaillé que mon ami de l'époque, qui est d'ailleurs devenu mon mari, m'a sommée de choisir entre l'iGun et lui !

EM : Vu que vous vous êtes mariés, on peut deviner votre choix...

RM : Pas du tout ! Je déteste le chantage. On a fait un break d'un mois... et j'ai fini l'iGun.

EM : Emmanuel Pons l'a su ?

RM : Non, ça ne le regardait pas. Je lui ai remis cinq versions différentes de l'œuvre, on en a choisi une ensemble, qu'il m'a fait reprendre jusqu'à ce qu'elle lui convienne. On a bien ri quand il a vu la première version : l'iGun tirait des iPart en boîte ! Il voulait des iPart en guise de cartouches, mais je ne savais pas qu'il les voulait sans la boîte. On en rigole encore quand on discute avec les stagiaires, ça reste le symbole d'une incompréhension qui s'est bien terminée.

EM : Et depuis, c'est vous qui travaillez sur les nouvelles versions de l'iGun ?

RM : Oui, mais pas seulement. Je travaille sur plusieurs produits Epka en permanence, je suis en relation directe avec le bureau d'études, c'est un boulot passionnant. J'adore.

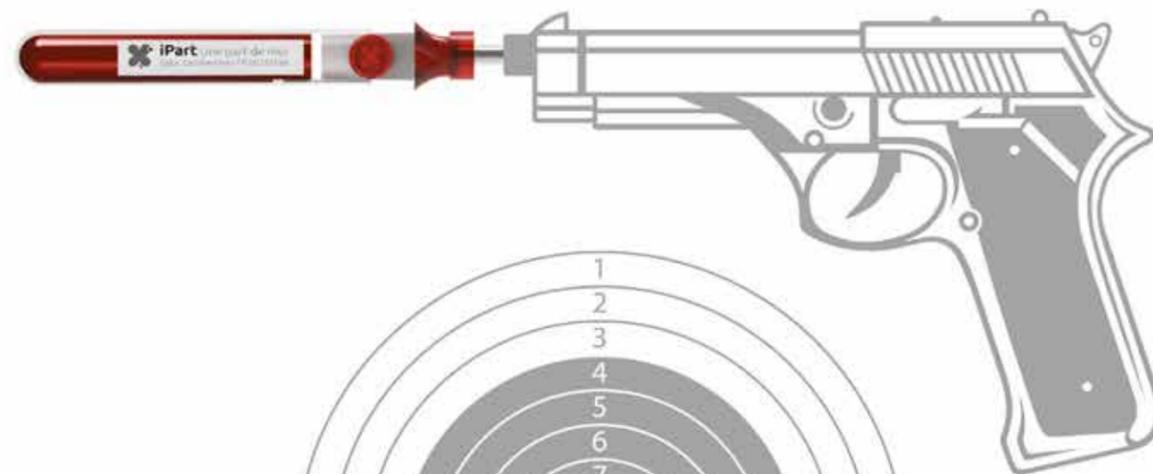
EM : Et votre mari ?

RM : Il fait des breaks... (rires)

EM : Merci, Rozenn, pour cette séquence « Archives » et rendez-vous bientôt pour une interview « Prospectives », alors ?

RM : Avec plaisir ! Merci. ■

iPart by Epka. Survival Kit



EPKA À VERSAILLES

Par Paul NOMMENSE

Du 16 juin
au 15 octobre
2015

Il aura fallu attendre trop longtemps pour voir les salles et les jardins royaux de Versailles accueillir Epka, mais c'est enfin possible depuis quelques jours. Possible, c'est vite dit, car les visiteurs sont si nombreux qu'ils parviennent à cacher les iPart Big, Mega et King Size qui se dressent un peu partout dans le château et devant ses fenêtres. Car c'est par dizaines de milliers que les aficionados du Trèfle entrent dans la cour royale et photographient ces totems modernes.

Les iPart et autres uWhat, opportunément accrochés dans les salons du château, offrent une facette plus intimiste du travail du premier constructeur artistique mondial.

Nous avons pu interviewer Emmanuel Pons à la fin de l'accrochage : « Pour un Français comme moi, le château de Versailles est le symbole de la classe élégante. Il est impossible de rêver plus beau lieu d'exposition que ce bâtiment. Versailles, c'est la France, Epka, c'est l'Art. Aujourd'hui, La France accueille tout l'art contemporain dans son jardin. J'ai volontairement créé des installations outrancières dans les salles les plus incroyables, pour qu'elles répondent à leurs fastes délirants. Quel plaisir de concevoir un mikado géant d'iPart Big dans la salle de bal ! J'imagine les couples en train de danser autour du mikado, chacun tentant à son tour d'en retirer un, au risque

de voir l'ensemble s'écrouler et tâcher le parquet. Comme j'ai aussi adoré tapisser les murs de la chambre royale de kCity qui donnent l'impression que New-York s'est encastré dans les murs du château français. Aujourd'hui, je contemple cette exposition, et je sais pourquoi je suis devenu artiste. »

Évidemment, plusieurs collectifs se sont organisés pour protester contre cette exposition dont un groupe pour la "Sauvegarde du Château de Versailles", emmené par Syvie Dorain, animatrice d'une association culturelle pour personnes du troisième âge.

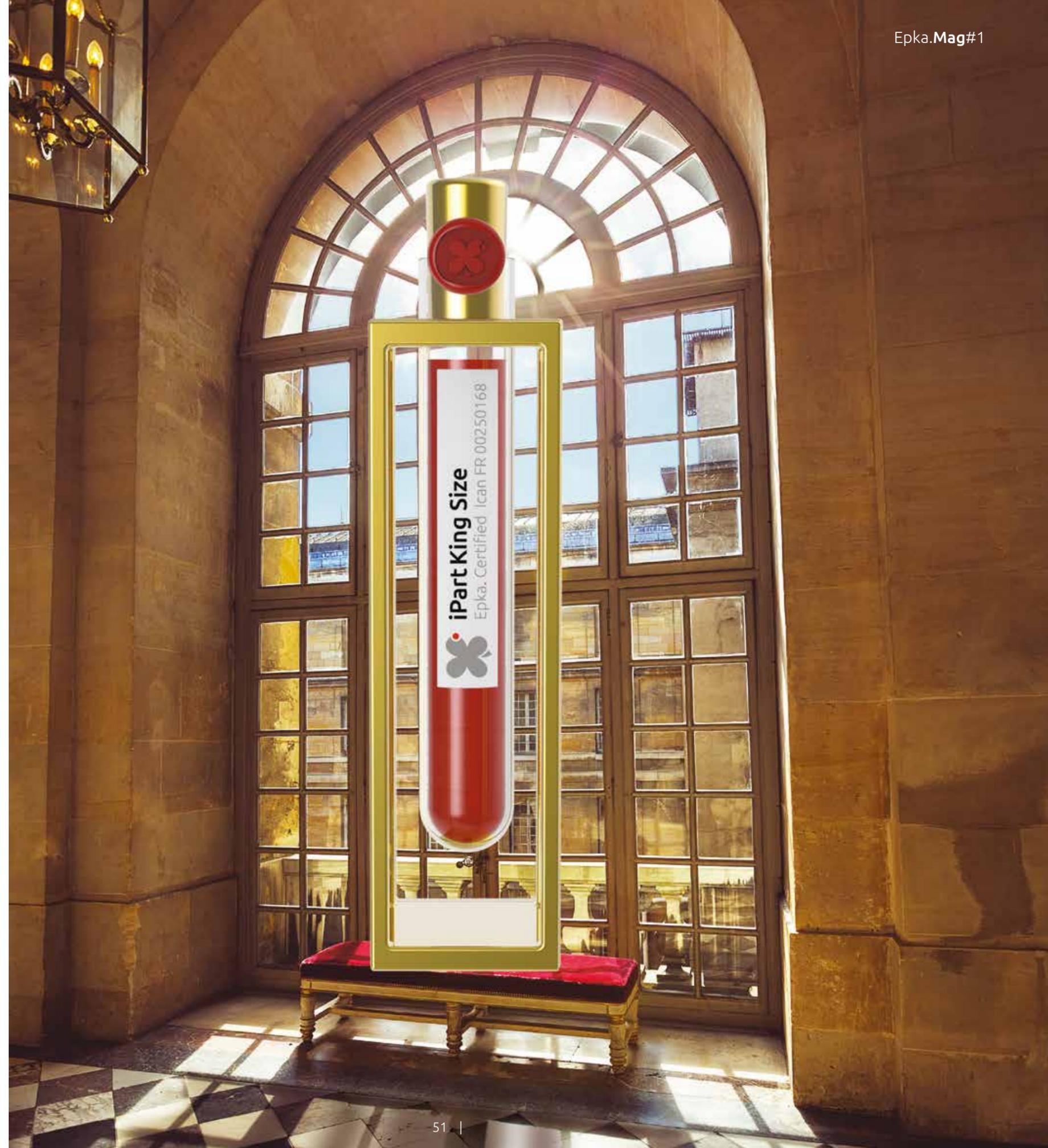
Une pétition intitulée "Non à Epka!" aurait déjà recueilli plus de 12 000 signatures, et l'on évoque une manifestation qui pourrait avoir lieu devant les grilles du château. Pour ses opposants, Epka est le symbole d'un "art financier, vide et parfois dégénéré". Des opposants qui refusent l'idée même d'un art contemporain « dans l'enceinte d'un château que rien ne saurait embellir ou magnifier ». Mais, finalement, leurs gesticulations auront offert une publicité supplémentaire à Epka.

Prise au hasard des critiques, celle de Léon Scuavo est savoureuse : « *Le grand truc rouge à l'entrée du bâtiment est signé de l'arnaqueur public numéro*

un : Emmanuel Pons. Ce pseudo-artiste, dont la cote l'a propulsé en haut du hit parade de l'art dévoyé, se targue d'exposer « tout l'art contemporain » dans ce haut lieu de la culture française. Son big machin accueille, dans la cour pavée du château de Versailles, les milliers de visiteurs qui se rendent chaque jour dans le domaine royal, sans savoir, peut-être, ce qui les attend dans les Grands appartements ou la Galerie des glaces. Pourquoi tant d'horreurs dans un si bel espace ? Et demain, Disneyland dans les jardins du château ? Quelle différence après tout ? L'appellation non contrôlée « art contemporain », rien d'autre ! Les grands tubes de Pons sont franchement moches. Aussi dressés et inintéressants que les colonnes de Buren place du Palais Royal. Décidément, il faut croire que la Révolution n'a pas fini de faire payer la Royauté... »

Autant vous rassurer tout de suite, nous, à la rédaction d'Epka.Mag, on a a-do-ré l'exposition ! Décalée, originale, superbement mise en scène, elle magnifie les jardins et sublime les salons. Libre à chacun d'en juger, mais, pour nous, c'est une évidence.

Estimée à plus de quatre-vingts millions d'euros, c'est une collection d'une centaine d'œuvres que recèle le château, dont vingt-cinq inédites. Elle vous attend jusqu'au 15 octobre. ■





EPKA À LA GALERIE ANNE PERRÉ DE ROUEN

Du 2 mars au 8 juin 2015

Par Paul NOMMENSE

C'était un pari entre deux pigistes de notre rédaction, à l'époque où tous les deux pigeaient à la concurrence (si tant est qu'on ait une concurrence !)...

- Je te dis qu'on ne verra jamais Epka chez Anne Perré !

- Qu'est-ce que t'en sais ?

- J'en sais que la Galerie Anne Perré de Rouen, c'est la plus petite galerie de France, et qu'Epka, c'est le plus grand artiste du monde.

- Et alors ? Les extrêmes, ça s'attire.

- Oui, mais t'as pas mesuré la galerie : 6 mètres carrés 66. C'est pas moi qui l'invente, c'était dans Art Press le mois dernier pour l'expo de Valérie Vaubourg.

- 6,66 ? Si t'y mets le Diable, chez Anne Perré, tu peux bien y mettre Epka !

- C'est pas faux, ça... Mais quand même, je n'y crois pas.

- Et moi, je te parie mon iPart, le dernier sorti, qu'il y exposera avant deux ans. Si tu perds, tu me donnes ton kaizer Egg, ça marche ?

- Pari tenu !

L'homme à l'iPart n'aura pas dû patienter deux ans pour ajouter un kaizer Egg à sa collection : dix-huit mois plus tard, Epka exposait chez Anne Perré. Et pas dans son show-room parisien, non, dans sa minuscule galerie rouennaise ! Par quel miracle ? Nous sommes allés voir cette exposition juste avant le bouclage de notre magazine (merci à l'imprimeur, en passant, pour nous avoir offert ce petit délai d'impression). Comme elle dure exceptionnellement trois mois, vous pouvez encore en profiter et, croyez-nous, ça vaut la peine !

Le miracle, ou plutôt l'explication de la présence d'Epka chez Anne Perré, tient en un mot : l'amitié. Il existe, en effet, une réelle amitié entre la galeriste et l'artiste, vieille de quarante ans, tissée

sur les bancs de l'école primaire ! Mais ça, nos pigistes l'ignoraient, comme tout le monde d'ailleurs. C'est Anne Perré, elle-même, qui l'a révélé dans une récente interview accordée à Beaux-Arts Magazine.

L'exposition s'appelle *kDisk all over*, mais avant de vous en parler, il est important de connaître les conditions de sa visite : on y entre par groupe de douze personnes à la fois, avec l'obligation d'y rester soixante minutes ! L'expérience sensorielle étant prépondérante dans le cadre de cette exposition, ces conditions doivent impérativement être respectées.

Des kDisk, il y en a du sol au plafond ! Le concept de l'exposition réside, non dans l'accumulation, mais dans la pénétration. On entre dans l'œuvre d'art, on marche dessus, on s'appuie dessus, on ne voit qu'elle... et les autres visiteurs, tous envahissants, qu'on aimerait expulser pour faire corps avec l'art. Les vitrines, occultées, ont, elles aussi, été

recouvertes de kDisk, jusqu'à la porte qui ne se distingue plus du reste, une fois à l'intérieur de la galerie, pardon, de l'œuvre.

La visite s'assimile à une expérience en apnée, à une descente sous le niveau de l'air. On se sent oppressé, gêné, même, de marcher ainsi sur de l'art ou sur les pieds des « voisins ». Serré comme dans le métro, on peine à respirer, mais on comprend bien mieux le concept de l'artiste : c'est la société chaque jour qui nous empêche de respirer comme on devrait, alors il faut s'habituer à respirer différemment, trouver un coin où se poser même si on s'y sent mal à l'aise. Là, cet inconfort réside dans la nécessité de rester debout, au milieu des autres, sans rien oser toucher.

Une fois de plus, l'artiste remplit la mission qu'il s'est assignée : faire prendre conscience à la population du rôle que la société a la force à jouer, et tenter de s'en affranchir. Par quel miracle ? En décollant les kDisk de la vitrine pour

faire entrer la lumière du jour (ils ne tiennent que par un velcro repositionnable et c'est indiqué sur la vitrine). Mais on a ancré dans nos cerveaux qu'on ne touche pas à certaines choses, fussent-elles autorisées, et s'affranchir de ce conditionnement semble impossible, personne ne touche donc aux kDisk. Il est aussi offert une « porte de sortie », dès l'entrée dans la galerie : la possibilité d'abrégé la visite, à condition que tout le monde sorte en même temps. Ceci impliquant une négociation entre celui ou ceux qui veulent sortir et les autres. On assiste ainsi à des disputes stériles et des manifestations d'ego entre ceux qui souffrent, mais se refusent à le montrer, et ceux qui, proches de l'évanouissement, se voient refuser leur billet de sortie par les plus coriaces. Des bagarres ont même éclaté, considérées par l'artiste comme des performances in situ.

Epka pose ainsi la question de savoir pourquoi l'homme ne se révolte pas plus dans son quotidien que dans cette

galerie. La réponse est en nous, comme dirait l'artiste.

En ce qui nous concerne, nous avons adoré cette plongée dans l'art, en nous-même, et dans l'autre. Nous avons mélangé notre dioxyde de carbone et sommes ressortis de là, heureux, pour aller, tous les douze, boire un verre au café d'en face, commenter notre émotion. Parce que ce que c'est aussi ça, la société, la possibilité de faire corps avec l'autre, de ne faire qu'un avec lui. Epka le sait, il nous propose de l'expérimenter. En conclusion, et exceptionnellement pour des journalistes d'art, nous ne concluons pas sur la qualité ou l'originalité de cette exposition, pas plus que sur son niveau, non, nous n'avons qu'un mot à dire à l'artiste : merci. ■

De l'aura au halo artistique, SOMMES-NOUS TOUS CONTAMINÉS ?

Par Marion ZILIO,
critique d'art et commissaire d'exposition



A lors que les attaques contre l'art contemporain n'ont cessé d'agiter la presse ces derniers mois, Epka, à peine installé dans les jardins de Versailles, est déjà victime d'un acte de vandalisme. Mais tandis que le retrait du plug anal de Paul McCarthy place Vendôme ou que le saccage de *Dirty Corner*, dit *Le vagin de la Reine*, d'Anish Kapoor s'inscrivent dans une longue histoire d'instrumentalisation de l'art par l'extrême droite ou les lobbies catholiques, Epka est devenu la proie des protagonistes mêmes du monde de l'art. Artistes, critiques, directeurs d'institutions ou de musées se sont en effet organisés pour lutter contre les intentions « managériales » de l'artiste. Ayant pris acte du revirement de l'art contemporain depuis les ready-made de Duchamp ou la Factory d'Andy Warhol, les antagonistes se défendent d'une posture conservatrice visant à clouer l'art contemporain sur son piédestal. Soit. Mais en dénonçant la « contamination » de toutes les sphères du quotidien par Epka, lequel proliférerait comme du chiendent ou une épidémie infernale, les « gardiens de l'art véritable » ainsi qu'ils se désignent, manquent la dimension politique d'Epka, en confondant popularisation et démocratisation, aura artistique et halo technique.

S'il a fallu des mois pour convaincre le célèbre constructeur artistique d'installer ses œuvres dans le jardin le plus quindé de France, il n'aura fallu que quelques heures à ses détracteurs pour détruire un de ses « iTruc », et encore moins à ses fans pour le remettre sur ses pieds en détournant la dégradation vers un acte civique de réappropriation du droit à l'art pour tous.

Connu comme étant une multinationale à lui tout seul (Epka tient en effet près de 15 % du marché de l'art contemporain), l'on devine aisément les jalousies et les railleries que suscite l'artiste français

à travers le monde. Mais à l'opposé des démarches entrepreneuriales d'un Jeff Koons ou d'un Damien Hirst, la position d'Epka est sans ambiguïté. Comme Warhol avant lui, Epka ne cache pas ses intentions de brouiller les frontières entre l'art et la publicité, l'art et le marché. Mais ce qui agace profondément les défenseurs des valeurs « authentiques » de l'art, c'est cette capacité qu'a l'artiste à réunir les jeunes comme les moins jeunes, les gens de tous les continents sans distinction de sexe, de classe ou de moyens financiers. Déclinant sa gamme de produits, Epka a compris mieux que quiconque que la force de ses productions résidait non dans l'« aura » artistique dont parle Benjamin, mais dans l'« halo » technique, dont elles jouissent. À l'instar d'Apple, Epka a construit sa légende sur un design élégant et accessible à tous, de même qu'il a forgé une communauté de fans qui se reconnaissent mutuellement en tant qu'artistes, à la fois attentifs et conscients du potentiel créateur de chacun.

Le philosophe Gilbert Simondon avait analysé, avec une étonnante anticipation, comment l'effet de halo dont sont entourées les montres suisses jouait le rôle d'une motivation dans les choix économiques en créant des relations de solidarité entre les personnes. L'extension du domaine de confiance que les montres suisses, ou plus proche de nous la marque Apple, confortent à leurs produits, n'est pas le résultat d'une stratégie publicitaire particulièrement persuasive, mais repose sur la puissance symbolique de ces objets, en termes de « rayonnement ». Cela fonctionne par déphasage : l'effet de halo se propage à l'ensemble des sous-produits, activant une sorte de résurgence émotionnelle presque magique. Epka est devenue une valeur sûre, un mythe à lui tout seul qui cristallise les aspirations individuelles et

communautaires à l'heure où les rêves collectifs, les imaginaires et les grands récits déclinent les uns après les autres. En proposant de capitaliser le sang qui coule dans ses veines, Emmanuel Pons, devenu Epka (Emmanuel Pons Constructeur Artistique), a littéralement contaminé le champ de l'art et notre quotidien. Dénonçant l'hyper-consumérisme, mais aussi les accents élitistes de l'Art contemporain, il a su éveiller un engouement sans précédent qui tient davantage d'une démocratisation que d'une popularisation. Comprendons que l'accès généralisé à l'art défendu par l'artiste n'a pas seulement pour vocation de le rendre accessible, il permet également à chacun de s'approprier et surtout de construire l'imaginaire symbolique de demain. En ce sens, il active une véritable politique du commun, où les enjeux libéraux sont finalement seconds : Epka crée du lien, génère une sorte de fluide qui se propage à tous les niveaux.

Dans leur tentative désespérée de recouvrir la valeur « auratique » des œuvres, les gardiens, non contents de poursuivre les ambitions sacralisantes, voire religieuses de l'art, et de creuser le fossé entre les profanes et les initiés, confirment leur statut d'élites bourgeoises empêtrées dans leurs a priori esthétique et éthique. Car si pour eux une œuvre ne saurait se réduire à un produit, et s'il paraît illusoire d'accepter la maxime de Joseph Beuys, selon laquelle « tout homme est un artiste », en dénonçant le ravalement de l'art vers le côté obscur de la masse, les censeurs font preuve d'une hypocrisie bien plus nocive pour l'art qu'il ne paraît. Incapables de briller par eux-mêmes, ces derniers semblent au fond profiter de manière plus démagogique encore de l'incomparable plate-forme de visibilité que leur octroie Epka. Comme quoi, son halo se diffuse par-delà ses détracteurs. ■

Epka à la galerie Anne Perré, UNE GRANDILOQUENCE VITALE

Par Julien VERHAEGHE, critique



A lors que le « plus grand artiste au monde », selon Artforum, connaît une actualité emphatique avec la brûlante exposition à Versailles, faisant écho à l'invitation du Louvre de l'an passé ainsi qu'aux rétrospectives programmées en 2016 simultanément au MoMa de New York et à la Tate Modern de Londres, on ne peut qu'être surpris de la présence d'Epka dans la modeste galerie rouennaise Anne Perré, réputée pour être « la galerie la plus petite de France ». Une fois de plus, l'artiste prend le contre-pied de ses détracteurs et produit une œuvre qui, à chacune de ses étapes, gagne en vigueur et en cohérence. Si d'aucuns estiment qu'à trop se focaliser sur les artistes, on en oublie parfois de regarder l'art, ici l'amalgame prend tout son sens et l'exposition intitulée *kDisk all over* pousse toujours plus loin l'assimilation entre l'art et la vie.

Ces fameux *kDisk* tapissent la moindre surface de la galerie en un all-over tridimensionnel et immersif, appuyant une expérience sensorielle à l'ambiance quelque peu claustrophobique. La visite n'est possible qu'à condition de s'introduire dans la minuscule galerie par groupe de douze personnes, avec pour injonction d'y rester soixante minutes. Nous voilà égarés en un milieu confiné mais organique, l'extrême promiscuité indispose et irrite les visiteurs tandis que l'expérience physique devient expérience de psychologie collective. Plongés dans une obscurité nerveuse, comme enveloppés par des parois de sang et de chair, nous avons l'impression de nous retrouver prisonniers à l'intérieur du corps de l'artiste, alors qu'il s'agit seulement de pénétrer au sein de son œuvre.

Loin de tout manichéisme mal-intentionné, l'exposition-performance *kDisk all over*, sous des allures d'appareil de simulation sociale, est

avant tout le prolongement d'une réflexion interrogeant l'art confondu à la vie, résonnant avec les idées d'Allan Kaprow ou de Joseph Beuys. Ces derniers entreprenaient de repenser la séparation entre l'art et la société, l'art et l'institution, l'art réservé aux élites et les pratiques qui découlent de notre quotidien. L'art et la vie s'interpénètrent d'une part, car on trouve dans les effluves du quotidien le plus banal, une justesse au moins aussi digne que celle supposée de l'art, d'autre part, puisqu'en abolissant hiérarchie et rapports d'inféodation, tout homme est artiste et toute vie est œuvre d'art. Principes qui étayent l'œuvre d'Epka, digne héritier de Fluxus mais aussi de Duchamp, à ceci près qu'Epka porte l'accent sur le conditionnement et l'artificialité de cette vie dont on oublie qu'elle est sujette à des impulsions sociales et culturelles. De là, si l'art est la vie, chez Epka le rapport à l'instrumentalisation est une manière d'exacerber de façon critique une réalité qu'il s'agit d'infiltrer dans ses moindres interstices.

Or on sait à quel point Epka s'est attaché à mettre en relief les dispositifs d'incorporation et d'insertion des organes industriels et omnipotents que constituent les grandes compagnies et les marques les plus prestigieuses, lesquelles produisent et déclinent leurs produits de façon à s'emparer des imaginaires et des modes de pensée en vue d'un assujettissement consumériste de masse. La surabondance voire l'omniprésence de ces produits, le martellement visuel relayé par le moindre espace signalétique, puis la dépendance qui se joue à une échelle domestique sont autant d'éléments permettant d'envisager une implantation dans toutes les strates de notre vie individuelle et collective. Dans cette optique, Epka reprend les codes d'un capitalisme avancé que l'on dit cognitif ou immatériel, car il s'étend sur les esprits et sur les désirs

en écoulant des biens insubstantiels en plus des produits habituels. Toutefois, l'artiste force le trait dans la mesure où il nous montre que la mainmise esthétique et industrielle qu'exercent ces groupes impérialistes s'applique jusque dans les plus infimes particules de notre être, à l'échelle organique et cellulaire. Le corps, ce qui appartient en propre à chacun, ce qui ne devrait jamais être l'objet d'une spéculation mercantile, ce que l'on défend âprement en préservant chèrement un espace informel et alentour, tout ceci est mis à mal dans cette exposition à partir du moment où la confrontation à l'espace physique devient un combat social que dominent les individualismes les plus éprouvés.

Or l'artiste donne son sang, le commercialise ou parsème l'espace réduit de la galerie de ses *kDisk*. Il pointe ainsi une mécanique qui s'immisce jusque dans notre chair tout comme il joue et déjoue non sans ironie le caractère sacrificiel d'un corps qui se donne, qui se vend, alors que nous nous contentions de pester à l'encontre de nos compagnons d'une heure. L'instrumentalisation chez Epka est donc paradoxale car si ce sont les visiteurs qui sont mis dans une situation d'inconfort, invités à jouer des coudes ou à tempérer les ego, bref à prendre sur eux, c'est finalement l'artiste qui fait don de lui. Du même coup, les rapports de force s'inversent, et s'il y a de l'esthétique relationnelle dans cette exposition à la galerie Anne Perré, ce n'est pas vraiment pour marquer la vacuité des relations sociales et contemporaines, mais pour faire corps avec l'artiste. Nul manichéisme donc, mais un travail qui fonctionne sur le mode du partage et de l'émulation collective. Epka se présente ainsi tel un catalyseur social, faisant preuve d'une réelle authenticité humaine, quand même elle se manifesterait au moyen d'une grandiloquence vitale. ■

L'EPKA SIAC

Par Mamos PENNULE

Après la Fiac et Art Paris, le Grand Palais parisien a accueilli, durant la première semaine de février, l'Epka Siac (Epka Salon international d'art contemporain).

Il aura fallu attendre 2015 pour voir enfin cet événement se dérouler en France. Cette première a connu un succès colossal : ce sont plus de cent mille visiteurs qui ont pu admirer des centaines d'originaux Epka, des premières œuvres de l'artiste aux plus récentes.

Il y avait aussi des tirages pour les moins fortunés, et de nombreux produits dérivés. L'exposition donnait la part belle aux Epka Stores régionaux, même si le stand de la maison mère (l'Epka Store des Champs-Élysées) dominait l'ensemble, avec ses cinq cents mètres carrés.

On notait aussi la présence de quelques Points Epka, et de l'espace conséquent d'Epka Réseau, où les meilleurs commerciaux tentaient de convaincre le tout à chacun de vendre les produits Epka à domicile.

Encore plus originale était la place laissée aux uWhaters. Installés sur un très beau stand jouxtant celui de la maison mère, ils étaient invités à présenter les futures créations dont ils étaient les papas.

Des visiteurs comblés par ce nouveau salon, des œuvres financièrement accessibles, des exposants ravis des nombreuses ventes réalisées et un artiste au firmament de son succès, que demander de plus ? Un Epka Siac annuel, car il n'est pour l'instant programmé que tous les deux ans. Et nous faire patienter deux ans pour le retrouver, c'est bien le seul reproche qu'on puisse lui faire. ■



PRIX EPKA : ÉLODIE WYSOCKI

Par Paul NOMMENSE



La dixième édition du Prix Epka se déroulait dans les salons privés de l'Epka Store des Champs-Élysées. Cette année, le prix a récompensé Élodie Wysocki, une plasticienne encore jeune, mais qui n'atteignait pas la limite d'âge autorisée par le règlement : trente ans. L'artiste est une habituée des premiers prix, et c'est avec une timidité toute mêlée d'un flegme modeste qu'elle a reçu son prix des mains d'Emmanuel Pons. Elle avait présenté l'une de ses fameuses Darwinette, et aucun amateur d'art contemporain ne s'étonnera qu'elle ait remporté ce prestigieux trophée. Un trophée qui n'a, jusqu'ici, distingué que des artistes dont la cote a, par

la suite, très rapidement explosé. Il est à noter qu'Emmanuel Pons a, personnellement, fait l'acquisition de la Darwinette, et commandé deux autres œuvres dans le même esprit à l'artiste. Il se murmure même dans les couloirs de la rédaction qu'il lui aurait proposé un poste clé au bureau d'études Epka. Wait and see...

En tout cas, le sourire radieux d'Élodie Wysocki faisait plaisir à voir. Sous les feux des appareils photos et des questions des journalistes, elle n'était malheureusement pas disponible pour une interview Epka.Mag, mais soyez sûrs, amis lecteurs, que nous saurons la convaincre de nous accorder, une autre fois, le temps dont elle ne disposait alors pas.

À défaut de ses mots, nous vous offrons les photos de l'artiste et de sa Darwinette. La Darwinette en question est une sculpture d'apparence humaine, sans aucun orifice, et recouverte de fourrure synthétique. De loin, elle ressemble à l'idée qu'on se fait de l'homme préhistorique, mais,

de près, elle s'avère angoissante du fait de l'absence d'orifices. Il faut imaginer un corps sans aucune cavité, sans trou, qu'on devine vivant mais incapable de respirer.

C'est toute la beauté et le paradoxe de l'art d'Élodie : rendre vivant ce qui, par définition, ne peut pas l'être.

C'est, peut-être, pour cette raison qu'Emmanuel Pons a acquis cette œuvre exceptionnelle, car aussi brillante, monumentale et mondiale que soit l'œuvre d'Epka, elle ne peut revendiquer l'apparence de la vie, alors même qu'elle contient le sang de son auteur. Un comble ! ■

À L'ÉCOUTE DU KDISK...



LA FIN DE L'IRONIE

Par Laurent de SUTTER

Il y a quelque chose de tristement vertigineux, dans la musique d'Epka. Un vertige qui n'est ni celui de la nouveauté, ni celui du recyclage – mais qui tient plutôt de la naïveté vaine qu'il y a à jouer le cynisme. Entre le moment où, sur « C'est bien », se font entendre les premiers brouhahas d'une ambiance de café, et celui où ceux-ci finissent par se fondre dans un rythme de batterie de variété, quelque chose a été dit. Des mots, prononcés d'une voix lasse, par quelqu'un qui se présente comme artiste, et, en même temps, semble incapable de dépasser sa lassitude à l'égard du monde de l'art. Ce quelqu'un, ce n'est autre que Epka lui-même. Pourquoi lui ? Peut-être parce qu'il s'agissait de se mettre en scène comme artiste, pour éviter que l'on ne prit au sérieux le fait qu'il jouait les musiciens. De fait, le dialogue caricatural qui ouvre « C'est bien » ne manque pas de céder la place aux rimes plates que l'on attend d'ordinaire des chansons écrites pour la radio.

Tout, dans « C'est bien », pue la parodie – mais une parodie qui parodierait jusqu'à la parodie elle-même, comme s'il était tout aussi impossible de croire en cela qu'en autre chose. « C'est bien, c'est bien », chante Epka d'une voix aigre-douce, tandis que résonnent des grosses guitares, et que la batterie

se passe en overdrive pour une caricature de refrain.

Ce qu'il faut comprendre est pourtant évident : « Non, bien sûr que non, ce n'est pas bien, ce n'est pas bien du tout, c'est même tout à fait nul – mais, au fond, on s'en fout royalement. » Les noms qui s'égrènent le long des couplets ne disent pas autre chose : marre de Buren et Dubuffet, de Picasso et Armand, de Hyber et Murakami, rien de neuf sous le soleil, toujours la même vieille machine. Et pourtant cela continue. Epka fait des chansons pour dire que c'est bien, donc que ce n'est pas bien ; que c'est toujours la même vieille machine, mais qu'il y a un avantage à le dire – ou, du moins, à l'afficher. C'est-à-dire qu'il y a de l'avantage au cynisme. Car qu'est-ce que le cynisme, sinon l'assomption de la parodie là où l'on est certain qu'il n'est pas possible de continuer à croire en la parodie ?

L'instrumentation déjà vue de « C'est bien », la voix dont chaque inflexion hurle « cliché ! », la posture soufflante du chanteur relèvent toutes d'un choix délibéré, d'une assomption véritable. Une fois les principaux représentants de l'art moderne et contemporain expédiés, il ne reste plus qu'une sorte de litanie qui se voudrait grinçante, mais qui n'est que pathétique. Que dit Epka ? Rien. Mais il fallait sans doute

s'y attendre : assumer l'assomption de la parodie serait déjà en sortir, et abandonner les facilités aussi délicieuses que satisfaisantes du cynisme.

Alors, c'est nul ? Bien sûr – mais au même titre que Jean Baudrillard écrivait que l'art contemporain, depuis Warhol, était nul, c'est-à-dire dépourvu de toute prétention à la substance. L'âge de l'art contemporain était l'âge de l'ironie pop, l'âge où la pop music opposait à l'ordre du temps quelque chose comme un haussement d'épaules goguenard ou un doigt d'honneur grossier. L'époque d'Epka, elle, est une époque qui a oublié l'ironie, parce que ni le haussement d'épaules, ni le doigt d'honneur, ne représentent rien de nouveau pour elle. Il s'agit d'une époque où il n'est jusqu'à l'originalité qui ne soit devenue un stéréotype fatigué – une époque impuissante, malade, triste, veule, un peu imbécile, et très narcissique. À défaut de parvenir à dépasser la parodie et le cynisme, les nouveaux artistes, comme Epka, préfèrent s'y vautrer, croyant ainsi être plus malins que les plus malins. Hélas, ils ne se rendent pas compte qu'ils sont les plus bêtes – et qu'avec eux c'est toute l'époque qu'ils rendent bêtes, bêtes comme le refrain de « C'est bien ». ■

LE GROOVE DE L'ART

Par Mamos PENNULE

Alors me voilà en train de fredonner « C'est bien », le single d'Epka, tout en lisant la critique acerbe du Sutter.

Il a au moins le mérite de l'honnêteté, ce type-là. On le paye pour écrire un papier sur notre chapelle, et il démolit depuis le chœur jusqu'au clocher. Vous savez de quoi je parle, si vous avez lu son couplet. Ce qui me met à l'aise pour écrire ma critique, sans avoir l'impression de baisser mon froc, c'est que, moi, je l'aime vraiment ce morceau.

Je l'aime en tant que musicien, parce que j'y trouve une mélodie entêtante, un arrangement très années 80, un peu à la Coutin, où la guitare prend naturellement sa place, malgré la présence forte de la batterie.

J'entends une voix nonchalante, loin des canons actuels de la variété, qui n'essaie pas de brailler, de tenir une note sans fin, ou, à l'inverse, de se la jouer Gainsbourg, voix grave à faire péter le boomer. Une voix naturelle, pas « robotisée », au grain éraillé, qui groove étonnamment.

J'aime cette chanson en tant que journaliste parce que j'y sens une ambiance, une atmosphère qui pose le décor, comme savait le faire un Lavilliers dans ses albums-concept et, surtout, parce que j'y lis une écriture tout en décalage avec la production actuelle. Le titre ne raconte pas une énième histoire d'amour à la Pagny ou un moment de rien à la Bénabar, il ne cherche pas à être bien écrit ou à jouer sur de faciles allitérations, non, il dit simplement : « L'art, depuis un certain temps, craint un peu, quand même. Heureusement, je fais mieux. » Sauf qu'Epka, lui, le fait avec humour. Oui, j'ose dire que son morceau est drôle. Il appelle les plus grands artistes modernes et contemporains, caractérise leur art avec justesse, et les saborde d'une rime éclatante. A-t-on jamais entendu une chanson citer des noms de peintres à la chaîne ? On a connu des raps psalmodiant des noms d'acteurs, des discos récitant des noms de chanteurs ou de groupes, mais des artistes contemporains, qui l'a fait ? À ma connaissance, personne.

Critiquer pour critiquer mène à la parodie de la critique qui se perd dans un verbiage réservé aux seuls amateurs de critiques. Des gens qui, souvent, se gardent bien de lire, voir ou écouter l'objet décortiqué. Je n'ai pas la capacité de dire que « C'est bien » est une bonne chanson, mais je peux dire que j'ai pris un grand plaisir à l'écouter plusieurs fois, et je vous ai expliqué pourquoi.

Reste à espérer que le rédac'chef n'apprenne jamais que j'ai aussi fait un CAP de cuisinier, sinon, la prochaine critique du bœuf mirliton d'Epka, elle est pour moi ! ■



WALTER, EPKA REMIX

Propos recueillis par Manon MÉPUSEL

Ça n'a pas été facile de l'interviewer ! Non que l'homme soit timide ou muet, mais Walter – Kevin Deredec de son vrai nom – vit aux heures où dorment les gens normaux. C'est dans son home studio d'Asnières que nous l'avons rencontré.

À

24 ans, ce Dj a déjà remixé Sébastien Tellier (*Ricky l'Adolescent*, Record Makers)

et cartonne en ce moment avec son dernier remix pour Epka : *This is not disco* (Rytmance Productions).

EM : Ce qui frappe en premier dans ton studio, c'est le dépouillement et l'ambiance salle de cinéma. Je le décris pour nos lecteurs qui n'ont pas la chance d'entrer dans cette « zone interdite ». Les murs sont noirs, capitonnés de mousse noire, les rideaux sont fermés, la table est noire. Les instruments de musique – le clavier et la Maschine – sont de la même couleur, si j'ose dire. Bref, tout est noir, à part ton Mac. Je remarque aussi que tu n'as pas quitté ton blouson noir, il y a une raison à ce côté sombre ?

KD : À vrai dire, je n'y avais jamais pensé ! J'aime la sobriété, ce qui va à l'essentiel, en décoration comme en musique. Je ne vais jamais surcharger un mur ou un arrangement.

EM : D'ailleurs, tous les murs de ton appartement sont aussi blancs que ceux de ton home studio sont noirs.

KD : J'aime cette dualité.

EM : Deux faces bien distinctes chez toi puisque tu es musicien de formation classique et Dj. Tu sors du Conservatoire, tu déchires en percussions et au clavier – ce n'est pas ton Rhodes qui dira l'inverse. Parcours peu courant chez les Dj, non ?

KD : Sans doute, mais vu que je joue en direct pendant mes sets, je me sens toujours musicien.

EM : Alors justement, venons-en à ces sets dont on parle beaucoup sur le net. Tu es capable de jouer cinq heures en live, avec juste cette boîte noire. Va falloir que tu t'expliques, là.

KD : Cette « boîte », comme tu dis, c'est Maschine. J'y enregistre mes sons et je joue sur les pads comme sur des percus. Le but, c'est de conserver le côté live du concert, mais de l'adapter à une musique électronique froide et robuste.

EM : Et tu improvises selon ton humeur ?

KD : (Rires) C'est ça.

EM : Je suis allée t'écouter vendredi soir et j'ai été scotchée. J'avais l'impression que vous étiez quatre ou cinq à jouer.

KD : Ça, c'est le miracle de Maschine. Native Instruments a réussi à condenser là-dedans à peu près tous les instruments ! C'est génial, mais il faut une technique de jeu irréprochable. Faut toujours être pile en place pour donner l'illusion qu'on passe un CD.

EM : Ce qui m'a le plus étonnée, c'est que tu puisses tenir si longtemps en improvisation.

KD : Je fais ça à l'instinct, suivant l'humeur du public. C'est comme ça que la magie opère. Si t'utilises des platines, tu ne peux pas interagir aussi souplesment avec la musique.

EM : C'est en boîte qu'Emmanuel Pons t'a découvert ?

KD : Non, c'est par Patrick, un ami commun, plasticien et musicien.

EM : Comment s'est passée votre rencontre ?

KD : Il a été étonné de mon jeune âge. Il m'a demandé ce que j'avais fait jusque-là et je lui ai fait écouter le remix de Tellier. Comme il a aimé, je lui en ai fait écouter d'autres et puis j'ai joué un court set sur la Maschine de Patrick. C'était hard parce que je ne connaissais pas les sons dedans, mais ça l'a fait.

EM : Tu savais qui c'était, « en vrai », Emmanuel Pons ?

KD : Non. Mon pote m'avait dit qu'il m'avait conseillé à un ami à lui qui cherchait un remixeur, c'est tout. Heureusement, j'ai tout de suite accroché sur son titre, sinon, je l'aurais jeté (rires).

EM : Justement, ce titre n'était pas le désormais fameux « C'est bien », mais « C'est pas du disco », que tu as transformé en « This is not disco »...

KD : Oui. J'ai fait réenregistrer Emmanuel pour faire ce qui ressemble plus à un nouveau titre qu'à un remix. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit. À ma décharge, Emmanuel m'a demandé un remix house, mais il ne savait pas que la house d'aujourd'hui n'avait plus grand-chose à voir avec celle de son époque. Elle s'est divisée en plusieurs styles.

EM : Il appréciera...

KD : Il le sait et il est d'accord. On en a discuté et on a décidé de garder le morceau tel quel. Il déchire en boîte, et c'est bien ce qu'Emmanuel voulait, donc c'est cool.

EM : Tu ne dis jamais Epka. Pourtant, sur la pochette, c'est Epka qu'on peut lire, pas Emmanuel Pons.

KD : Epka, c'est plus sa marque qu'un nom de groupe. Après, qu'il l'ait gardé pour ses pochettes de vinyle et de CD, ça le regarde.

EM : Tu as d'autres projets avec lui ?

KD : Ben... ça va dépendre de ce qu'il

veut et de mon emploi du temps. Je tourne beaucoup en ce moment, et puis je termine mon EP. C'est chronophage, un EP, surtout que je fais tout moi-même.

EM : Tu vas le signer chez qui ?

KD : Sur un gros label, je n'en dis pas plus...

EM : Ce doit être terriblement excitant de faire un album pour un gros label.

KD : C'est sûr. Mais c'est aussi le résultat de milliers d'heures de travail au Conservatoire et après. J'ai l'air cool, comme ça, mais faut pas se méprendre, je travaille énormément et je m'entretiens physiquement.

EM : Physiquement ?

KD : Faut bien compenser le temps que je passe devant l'ordinateur. C'est des journées entières, parfois.

EM : Et le rare temps que te laisse la musique, tu le consacres un peu à l'art contemporain ?

KD : Pas du tout ! J'ai bien quelques bases, parce que je connais plein d'artistes qui me parlent d'autres artistes, mais j'avoue m'y connaître assez mal, en art contemporain.

EM : Tu connaissais quand même Epka ?

KD : Oui, bien sûr, mais surtout de nom. Je n'aurais pas été capable de citer une seule de ses œuvres. J'ai bien vu ses pubs dans le métro ou dans les magazines, mais chaque fois, je passais devant, vite fait. J'ai pas plus prêté attention que ça.

EM : Décidément, il va adorer lire cet interview, Emmanuel Pons. Tu le dis, hein, si tu veux qu'on « coupe ».

KD : Non, non, j'assume (rires).

EM : Et maintenant que tu connais mieux, tu en penses quoi, d'Epka ?

KD : Emmanuel m'a offert « La saga Epka ». C'est vingt-cinq ans de pub Epka, je crois. C'est sympa. On voit comment ça a commencé... Mais ça me laisse assez froid, comme type d'art.

EM : La langue de bois, c'est pas ton truc, toi, hein (rires).

KD : Pas trop.

EM : Qu'est-ce qu'on peut te souhaiter, à Epka.Mag ? Un gros succès avec « This is not disco » ? C'est déjà le cas, alors un album entier pour Epka ?

KD : Souhaitez-moi déjà d'être à l'heure à mon prochain rendez-vous, c'est pas gagné (rires) ! ■



CAMILLE-LOUISE BRUNNODOTTIR, PHOTOGRAPHE POUR EPKA

Propos recueillis par Manon MÉPUSEL

Répétez lentement : « Bru- nno- do- ttir. »
Ce nom difficile ne vous dit encore rien ? Alors retenez son prénom, car le Trèfle que vous aimez tant lui doit un peu de sa notoriété...



C Ce qui frappe en premier chez cette jeune femme, c'est l'immense sourire qu'elle arbore dès notre rencontre. Elle ne le quitte que le temps de vous claquer la bise, et c'est d'une voix tout aussi souriante qu'elle demande comment vous allez. Réfléchissons... Nous sommes-nous déjà rencontrés ? Non. Enfin, je ne crois pas. Je commence à douter face à son naturel. Trouverait-il son explication dans sa double nationalité ? Camille-Louise est franco-islandaise depuis vingt ans. Je ne connais pas l'Islande mais la joie de vivre de cette demoiselle donnerait envie d'ouvrir un guide touristique pour savoir si c'est un trait commun aux habitants de l'île en question. Je pourrais être sa mère, mais elle se comporte comme si l'on était copines d'enfance. Tant mieux, ça va faciliter l'interview. Nous discutons à Versailles, à la terrasse d'un café, tout près du château où Epka expose en ce moment...

EM : Tout d'abord, comment dois-je vous appeler ? Camille-Louise Brunnodottir ou Louise Vattenfall ? Ou Louise Brunnodottir ? J'ai lu tellement de choses sur vous sous plusieurs noms...

CLB : Vous pouvez déjà me tutoyer. Après, mon vrai nom, c'est Camille-Louise Brunnodottir. Louise Vattenfall, c'est mon nom de modèle.

(Il faut dire qu'en plus de briller derrière l'objectif, cette splendide rousse étincelle devant. Photographiée aux quatre coins de la planète depuis des années, elle a pu voir comment travaillaient les meilleurs professionnels.)

EM : Vous avez une technique photographique très personnelle. Pensez-vous que vous l'avez peaufinée au-travers de votre expérience de modèle ?

CLB : Personnelle ?

EM : Oui. Vous vous mettez en scène, quasiment toujours nue, dans des endroits aussi lugubres que vous semblez gaie. Ou sans décor, devant un écran gris. Vos photos sont souvent en noir et blanc, dépouillées de tout artifice, de toute facilité, et il en émane une force qu'aucun voyeurisme ne vient troubler. Comment expliquez-vous cela ?

CLB : J'ai peut-être un corps asexué. J'ai des petits seins, je suis maigre et je n'ai rien de provocant. Je n'utilise pas mon corps, dans la photo, comme un moyen de séduire, mais comme une matière. Une matière simplement personnelle. Je pourrais photographier des arbres. Les arbres aussi sont nus. Eh bien moi, je suis plantée, là, dans mon décor, devant l'objectif, et le retardateur fait le reste.



EM : Emmanuel Pons a déclaré qu'il avait rarement trouvé une atmosphère si personnelle – excusez-moi d'insister encore avec ce mot –, si personnelle donc, dans un travail si jeune, et qu'il vous avait contactée pour cela...

CLB : Il a dit ça ? C'est gentil. Je ne sais pas... C'est difficile de parler de moi. Je préfère m'exprimer avec un appareil photo.

EM : Racontez-nous... Comment le grand patron d'Epka est-il entré en contact avec vous ?

CLB : Oh, c'est tout bête. Il est passé devant la galerie Anne Perré, et j'y étais, moi aussi, pour installer mon exposition. Du coup, il a regardé mon travail et je crois que ça lui a plu.

EM : C'est le moins qu'on puisse dire. Il se murmure qu'il aurait acheté toutes les œuvres de l'exposition...

CLB : C'est vrai, mais la galerie est toute petite, vous savez, ça ne faisait que quelques photos.

EM : Vous êtes bien modeste. Et c'est en les accrochant chez lui qu'il aurait eu l'idée de vous contacter...

CLB : C'est ce qu'il m'a dit.

EM : Pardonnez-moi, mais vous n'étiez encore qu'une enfant, pourtant. Surdouée, certainement, mais si jeune.

CLB : J'avais une quinzaine d'années. Je

n'étais pas modèle, juste photographe. Ma mère était là, d'ailleurs, avec Anne Perré, je n'étais pas seule.

EM : Vous vous rendez-compte... Vous étiez mineure, déjà exposée en galerie, soudainement achetée par le plus grand artiste mondial – réputé pour son goût de collectionneur – puis promue photographe Epka !

CLB : Je sais, c'était un conte de fée. Et ça l'est toujours !

EM : Quelle était votre « mission », si j'ose parler ainsi ?

CLB : Je devais photographier le maximum de gens qui portaient un tatouage du Trèfle. Je continue, d'ailleurs. Je me baladais avec mon Canon en bandoulière et, dès que je voyais quelqu'un tatoué du Trèfle, je lui demandais l'autorisation de le photographier. Vu le nombre de tatoués Epka, j'avais du boulot !

EM : Les gens acceptaient ?

CLB : Presque à chaque fois. C'était amusant de voir leur fierté à montrer leur tatouage. Ils voulaient juste savoir ce que j'allais en faire. Ils m'ont quasiment tous autorisé par écrit à utiliser leur image pour le compte d'Epka.

EM : Et maintenant, vous exposez ces « tatoués » en votre nom.

CLB : Oui, parce que ça reste un travail

personnel, même si c'est pour le compte de quelqu'un, je reste l'auteur des photos. Mais bon, je consacre la moitié de mon temps à ces photographies. Si j'ajoute qu'il faut les trier, les retoucher, voire les monter en puzzle...

EM : Votre « Jésus » a fait le tour du monde, avec ses paupières tatouées du Trèfle. C'est lui qui vous a rendue célèbre ?

CLB : Je ne sais pas si je suis « célèbre », mais disons qu'il m'a aidé à me faire connaître, c'est sûr.

EM : Vous avez des projets, aujourd'hui, parallèlement à Epka ?

CLB : Je continue mes recherches photographiques, plus que jamais. Je dessine beaucoup, mais ça, c'est plus pour mon plaisir, et j'envisage une exposition qui mêlerait photos et dessins.

EM : Des uWhat ?

CLB : Ah non ! Faire des uWhat, ça me rappellerait le travail. Quand je dessine, c'est juste pour moi. La seule chose que je suis certaine de ne jamais dessiner, ce sont bien des trèfles ! Vous voulez que j'en rêve la nuit, ou quoi ? (rires)

EM : Il me reste à vous souhaiter bonne chance pour la préparation de cette exposition, alors. Et d'ici-là, faites de beaux rêves...

CLB : (Rires) Merci. À une prochaine ! ■

Mieux connaître Epka
Partager les avis des fans
Mieux choisir ses œuvres Epka

Abonnez-vous dès maintenant à Epka.Mag !

Grâce à Epka.Mag, vous découvrirez avant tout le monde les projets d'Epka, vous serez au courant des expositions à venir et de la cote réelle des œuvres Epka sur le marché de l'art contemporain.

Tous les trimestres, vous bénéficierez du meilleur condensé d'informations sur le premier constructeur artistique mondial.



Bien choisir ses œuvres Epka, c'est facile.

Il suffit d'être bien conseillé. Dès le numéro deux, Epka.Mag proposera sa rubrique « Conseils d'achat ».

Décorer sa maison à des prix raisonnables, c'est possible.

Le prochain numéro d'Epka vous offrira ses « Bons plans du collectionneur ».

Rencontrer d'autres fans.

Grâce aux pages « Rencontres de fans » du numéro trois d'Epka.Mag et à notre Epka slow dating.

Investir dans l'art contemporain, oui, mais sans se tromper.

Epka.Mag#3 consacrera plusieurs pages à évaluer financièrement les œuvres d'Epka par rapport à celles de la concurrence.

Avec Epka.Mag, vous connaissez mieux Epka

Ses événements artistiques majeurs
Ses faits passés sous silence par la presse artistique
La valeur de ses œuvres

Vous partagez la vie d'autres fans d'Epka

Vous découvrez leur intérieur
Vous apprenez de leur expérience
Vous pouvez même les rencontrer en direct

Vous choisissez mieux vos œuvres Epka

Grâce à une connaissance complète de la gamme Epka depuis 1991
Grâce à nos conseils judicieux
Grâce aux bons plans Epka.Mag

Je m'abonne

Par téléphone **06 62 52 20 44**

Par internet **epkabt@gmail.com**

En renvoyant le **bulletin ci-dessous**

Bulletin d'abonnement à Epka.Mag

À compléter et à renvoyer avec votre règlement à **Epka.Mag - Service abonnements - 92, chemin de l'Église, 76560 OHERVILLE**

Oui, je m'abonne à Epka.Mag

- Un an (quatre numéros) : 70 €** au lieu de 80 €
 Deux ans (huit numéros) : 130 € au lieu de 160 €

Frais d'expédition inclus. Tarifs France métropolitaine valables jusqu'au 31/12/2015.

Mes coordonnées

Nom, Prénom / Société _____

Adresse _____

Code postal [] Ville _____

Téléphone [] Email _____ @ _____

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

Je choisis mon mode de règlement

- Chèque bancaire ou postal** à l'ordre de Epka.Mag
 Carte bancaire n° [] Date d'expiration []

Date (JJ/MM/AAAA) [] Signature _____

Facture

À quoi ressemblerait une ville Epka vue du ciel ?
À peu près à ceci...



Achévé d'imprimer fin 2015
sur les presses de Graph 2000 à Bernay.
ISBN 978-2-9512418-2-4
Dépôt légal premier trimestre 2016

De cet ouvrage, il a été tiré 999 exemplaires signés et numérotés de la main d'Emmanuel Pons.
L'ensemble constituant l'édition originale.

Exemplaire n° / 999

kCity, demain votre ville.



L'Art... plus qu'une religion.

